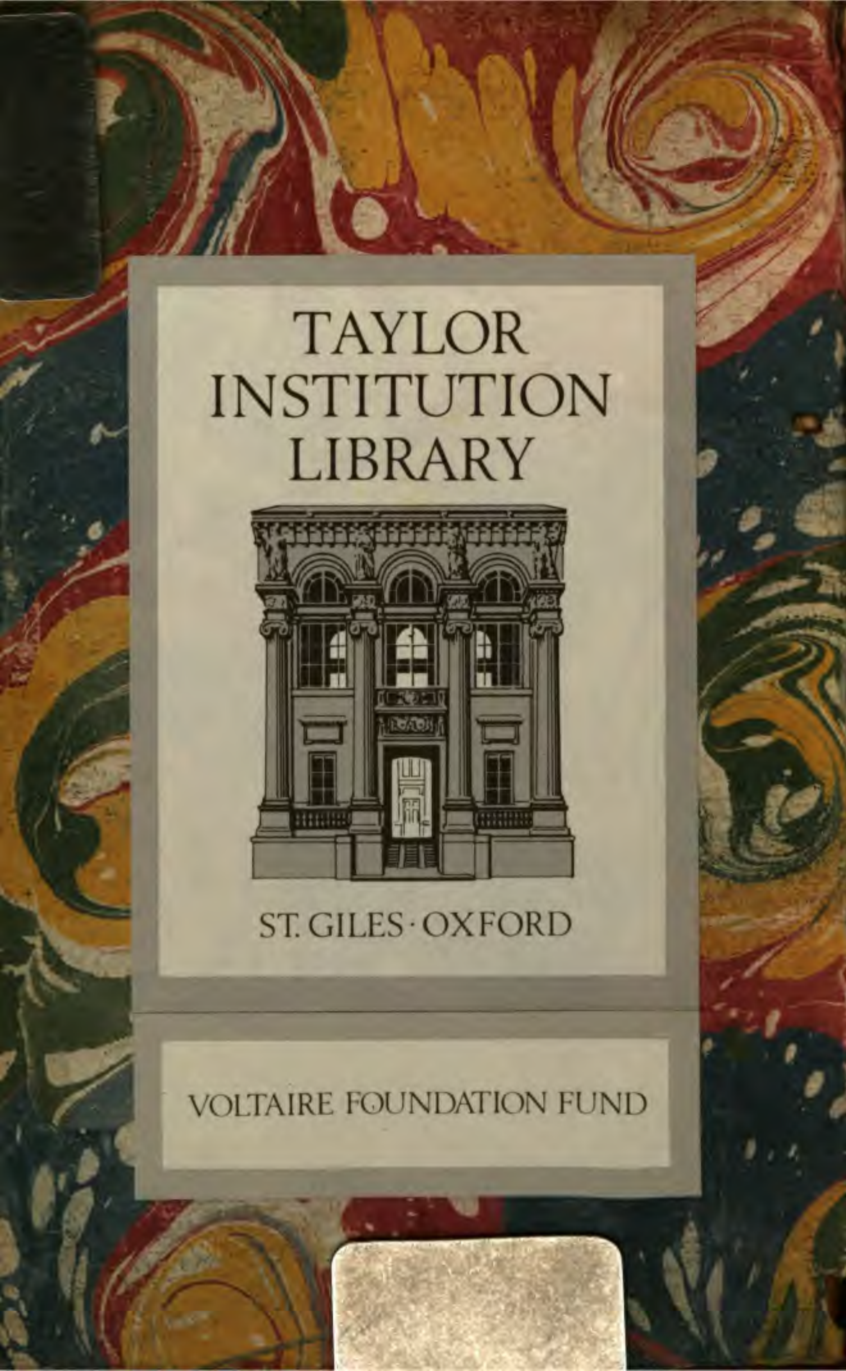



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND






C. N. Cochin filius invenit et Sculpsit

RECUEIL
DE

PIECES CHOISIES

Sur les Conquêtes & la Convalescence du Roy.



Presenté a Sa Majesté

Par David l'aîné, Libraire, rue S. Jacques, à la Plume d'or.

MDCCXLV.

L'EDITEUR AU LECTEUR.

NOus donnons un Recueil honorable pour la Nation, &, si on ose le dire, pour le Prince auguste qui en est l'objet : c'est un choix des principaux Ouvrages que l'amour le plus juste a dicté ; ce monument de zèle & de tendresse qui n'a point d'exemple, mérite d'en servir à la posterité ; c'est la Nation elle-même qui s'est expliqué par la voix de ceux qui cultivent les Lettres. Ils ont été les organes de l'admiration, de la douleur & de la joie publique. Jamais on ne vit tant d'éloges avec moins de flatterie ; & ceux qui aiment les Arts & la Vertu, jugeront avec plaisir de tant d'expressions différentes du même sentiment. Ces Piéces ont été placées selon l'ordre de leurs dates, & nous les avons imprimées d'après les changemens qui nous ont été fournis par les Auteurs, ou d'après les dernieres Editions qui en ont été faites. Nous avons suivi la quatriéme Edition de Prault, pour le Discours sur les Evenemens de 1744.

& la derniere Edition de Desprez pour l'Epître, par un Philosophe Parisien. Nous esperons qu'on sera satisfait de l'exactitude que nous avons apportée à cet Ouvrage, & de l'esprit dans lequel nous l'avons fait.





LA CONVALESCENCE *DU ROY.*

ILS sont passés ces jours de douleur & d'effroy ;
Et l'empire françois renaît avec son Roy.
Avions-nous mérité que le courroux céleste
Fît subir à nos cœurs cette épreuve funeste ?
Nous perdions pour jamais ce trésor précieux,
Au moment qu'il étoit le plus cher à nos yeux.

Nos cœurs tournés vers lui dès sa plus tendre enfance
S'étoient liés encor par la reconnoissance ;
Nos besoins en tout tems remplis, ou prévenus,
Le commerce affermi, nos voisins soutenus,
Nos champs fertilisés par une paix profonde,
Tout immortalisoit le bienfaicteur du monde.

MAIS enfin l'univers s'eſt laſſé d'être heureux ;
La Diſcorde s'éveille, elle exhale ſes feux ;
La grandeur du Héros bientôt ſe développe,
Le danger l'encourage, il fait trembler l'Europe :
Des rives de l'Eſcaut il vole aux bords du Rhin,
A la fureur impie il va donner un frein.......
Ciel ! Quelle affreuſe ſcéne à nos regards offerte !
Là, le char de triomphe, ici, la tombe ouverte.
De funébres clameurs s'élevent juſqu'aux Cieux.
Ceſſez, bruyans concerts d'un camp victorieux,
La foudre va tomber, l'inſtant fatal s'avance,
Et le coup retentit aux deux bouts de la FRANCE.

LEVITES, magiſtrats, citoyens conſternés,
Et tout ſexe, & tout âge aux autels proſternés,
Attendent le ſecours que leur ferveur implore :
Le jour meurt, & renaît, ils gémiſſent encore.
La vieilleſſe s'épuiſe en ſoupirs languiſſans,
L'enfance étouffe & perd ſes timides accens.
Un peuple qu'adopta la Sageſſe éternelle,
Heureux, favoriſé, tant qu'il reſta fidéle,
Dans ſes temples proſcrits reclame les bontés
D'un Dieu, qui dès long-tems les a déshérités :
Il ſemble qu'à LOUIS ils s'empreſſent de rendre
L'hommage, qu'autrefois reçut d'eux Alexandre.
Des Mortels ſéparés, & de culte & de loix,
Un intérêt ſi cher a réuni les voix.

DES remparts de Paris, ô Vierge tutélaire,
De tes concitoyens n'es-tu donc plus la mere ?
Et ce Roi dans les cieux couronné de nos lis,
Ne reconnoît-il plus ſes ſujets & ſon fils ?

QUELLE nouvelle horreur nous frappe, & nous accable ?
L'objet le plus auguſte & le plus déplorable ,
Une épouſe . . . Elle part . . . Quel ſpectacle l'attend ?
Et toi , digne ſoutien de ce trône flotant ,
Tu la ſuis . . . Faudra-t-il craindre auſſi pour ta vie ?
Ton deſeſpoir , tes pleurs te l'ont preſque ravie.
Volez , volez tous deux à ſes embraſſemens ,
Recevez-les . . . Hélas ! Peut-être il n'eſt plus tems.
La nature s'éteint , l'art n'a plus de reſſource ,
Nouvel Ezéchias , au milieu de ſa courſe ,
Il tombe : courageux ſans faſte & ſans effort ;
Il nous plaint , & ne craint , ni ne brave la mort.

GRAND Dieu, qui nous ôtois toute ombre d'eſpérance ,
Tu voulois au miracle aſſurer l'évidence ;
Tu te voiles ſouvent ſous les ſecours humains ,
Ici tu fais briller l'ouvrage de tes mains.
L O U I S reſpire enfin , objet de tant d'alarmes ,
Une ſeconde fois racheté par nos larmes.

Q U E ſes premiers périls nous en firent verſer ,
Quand cet Aſtre naiſſant fut prêt de s'éclipſer !
Les plus ardens tranſports , les fêtes les plus belles
Signalérent la fin de nos frayeurs mortelles.
Plus fortunés encor , & plus reconnoiſſans ,
Allons offrir au ciel nos vœux & notre encens :
Le Sénat a donné le ſignal d'allégreſſe ,
L'organe de nos Loix l'eſt de notre tendreſſe.
F R A N C E adore la main , qui rend en ce grand jour ,
Un héros à ta gloire , un pere à ton amour.

ROY.

LA
VILLE DE PARIS
AU ROY.

EPISTRE.

QUELLE heureuſe nouvelle interrómpt mes douleurs !
Puis-je la croire enfin ? dois-je eſſuyer mes pleurs ?
Le Ciel prend-il pitié d'un Peuple qui l'implore ?
Eh quoi ! J'eſpererois de Te revoir encore,
Cher Prince, aimable Roi, (car ma joie en ce jour
Ne connoît que les noms de tendreſſe & d'amour !)

OUI, cher Prince, au tombeau j'ai cru Te voir deſcendre,
J'ai cru n'avoir pour Toi que des pleurs à répandre,
Et Tu reviens à nous ! Qui T'a reſſuſcité ?
Soit à jamais beni le Ciel dont la bonté,
Quand l'eſperance entiere à nos cœurs eſt ravie,
T'arrachant à la mort, nous rend tous à la vie.

COMBIEN de fois, frappés de funeſtes rapports,
Mes pâles Citoyens furent au rang des morts !
Jour affreux, où l'on vit partir dans les allarmes,
Et courir, arroſant les chemins de leurs larmes,

Au ſpectacle cruel de tes derniers inſtans ;
Une Reine adorable , & d'auguſtes enfans ;
Lorſque ſuivant des yeux les Enfans & la Mere
Un Peuple déſolé pleuroit comme eux un Pere.
„ Il n'eſt plus , diſoit-il , tout eſt perdu pour nous ,
„ Et Dieu nous veut frapper dans ſon plus grand courroux.
„ Helas ! ce coup fatal en tout tems ſi ſenſible ,
„ Quel tems fatal encor nous le rend plus terrible !
„ Ce Roi de nos ſuccès commençoit l'heureux cours ,
„ Mais il meurt , & le coup qui moiſſonne ſes jours ,
„ Moiſſonne au même inſtant toute notre eſpérance.
„ Nos Soldats ſous ſes yeux marchoient en aſſurance :
„ Leur Maître à côté d'eux témoin de leurs travaux ,
„ Partageant leurs perils , attendri ſur leurs maux ,
„ Leur parloit , les plaignoit , les rendoit intrépides.
„ Ah ! vous-mêmes , malgré tous vos complots perfides ,
„ Vous le regretterez , vous qu'il auroit ſoumis.
„ Pourquoi vous cherchoit-il , aveugles Ennemis ?
„ Il vouloit ramener vos eſprits indociles ;
„ Et quand il a lancé ſa foudre ſur vos Villes ,
„ Nous l'avons vu gémir des maux qu'il vous a faits :
„ Tous ſes vœux , tous ſes pas ne tendoient qu'à la Paix.
„ Sa bonté , ſa valeur , ſes ſoins infatigables ,
„ Nous promettoient des jours tranquilles & durables.....
„ Vous ne les verrez point , jeunes infortunés ,
„ Répondoient à leurs fils mes vieillards conſternés.
„ Enfans nés pour ſouffrir , vous êtes ſeuls à plaindre ;
„ Vos jours ſeront cruels , les nôtres vont s'éteindre.
„ Par la douleur enfin les voila terminés
„ Ces miſérables jours trop long-tems épargnés.

Ainsi pleuroient ta mort & les fils & les peres.
O larmes ! ô regrets ! ô louanges sinceres !

Un même deuil couvrit tout l'Etat à la fois ;
Mais je suis par l'amour qui m'attache à mes Rois,
Mieux que par des beautés & des honneurs steriles,
Mieux que par ma grandeur, la Reine de tes Villes ;
Et de tant de douleurs, j'ose ici me vanter,
La plus vive en mon sein dût sans doute éclater.
Par tout même aujourd'hui lorsque regne la joie,
Mon Peuple triste encor attend qu'il Te revoie.
„ Quand pourrai-je, dit-il, à mes transports livré
„ Courir baiser les pas de ce Roi tant pleuré ?
De ces nouveaux transports conçoi la violence :
Tu sçais ce qu'en tout tems sur moi fait Ta présence
Sitôt que dans mes murs entre mon Souverain,
L'air est plus pur pour moi, le Ciel est plus serein,
Du soleil à mes yeux la lumiere est plus vive.
Ah ! que je Te revoie afin que je revive.

En attendant le jour de mon parfait bonheur,
Je T'expose sans art tout ce que sent mon cœur.
Il Te parle, cher Prince, en ces Vers ; & j'espere
Qu'ils auront, quels qu'ils soient, la gloire de Te plaire.
L'amour de son ardeur ne veut que les remplir,
Et ne me laisse pas le tems de les polir.

RACINE.

DISCOURS
EN VERS,
SUR LES EVENEMENS de l'année 1744.

QUOI, verrai-je toujours des sottises en France?
Disoit l'hyver dernier, d'un air plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écrioit-il, le Roi va-t'il en Flandre?
Quelle étrange Vertu qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du Trône des *Césars*,
Contre l'Or des *Anglais*, & le Fer des *Houzards!*
Dans le jeune CONTI, quel excès de folie,
D'escalader les Monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers *Nice* un Roi victorieux,
Sur ces Sommets glacés dont le front touche aux Cieux?
Pour franchir ces amas des Neiges éternelles,
Dédale à cet *Icare* a-t'il prêté ses aîles?
A-t'il reçû du moins dans son dessein fatal,
Pour briser les Rochers, le secret d'*Annibal*?

IL parle: & CONTI vole. Une ardente jeunesse
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
Se précipite en foule autour de son Héros:
Du *War* qui s'épouvante on traverse les flots;

De Torrens en Rochers, de Montagne en Abyſme,
Des Alpes en couroux on aſſiége la cime;
On y brave la foudre : on voit de tous côtés,
Et la Nature, & l'Art, & l'Ennemi domtés.
CONTI qu'on cenſuroit, & que l'Univers loue,
Eſt un autre Annibal qui n'a point de *Capoue*.
Critiques orgueilleux, Frondeurs, en eſt-ce aſſez?
Avec *Nice* & *Demont* vous voilà terraſſés.

MAIS, tandis que ſous lui les Alpes s'applaniſſent,
Que ſur les Flots voiſins les Anglais en frémiſſent,
Sur les bords de l'*Eſcaut* LOUIS fait tout trembler;
Le *Batave* s'arrête, & craint de le troubler.
Miniſtres, Généraux ſuivent d'un même zéle,
Du Conſeil aux dangers, leur Prince & leur modéle.
L'Ombre du GRAND CONDÉ, l'Ombre du GRAND LOUIS,
Dans les Champs de la Flandre ont reconnu leurs Fils;
L'Envie alors ſe tait, la Médiſance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la Satyre;
Et le vieux Nouvelliſte, une canne à la main,
Trace, au Palais Royal, *Ypres*, *Furnes*, *Menin*.

AINSI, lorſqu'à Paris, la tendre *Melpomene*
De quelque Ouvrage heureux vient embellir la ſcéne,
En dépit des ſifflets de cent Auteurs malins,
Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains;
Ainſi, malgré *Buſſi*, ſes chanſons, & ſa haine,
Nos Ayeux admiroient *Luxembourg* & *Turenne*.
Le Français, quelquefois, eſt léger & moqueur :
Mais toujours le Mérite eut des droits ſur ſon cœur;

Son œil perçant & juste est prompt à le connoître ;
Il l'aime en son égal, il l'adore en son Maître :
La Vertu sur le Thrône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

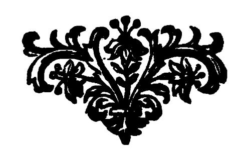
NOUS l'avons bien prouvé, quand la Fiévre fatale,
A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
De ses tremblantes mains, Ministres du Trépas,
Vint attaquer LOUIS au sortir des Combats.
Jadis *Germanicus* fit verser moins de larmes ;
L'Univers éploré ressentit moins d'alarmes,
Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsqu'*Antonin* mourant reparut en santé.
Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie.
Paris n'a jamais vû de transports si divers,
Tant de Feux d'Artifice, & si peu de bons Vers.

AUTREFOIS, ô GRAND ROI ! les Filles de Mémoire,
Chantant au pied du Trône, en égaloient la gloire.
Que nous dégénérons de ce temps si chéri !
L'éclat du Trône augmente, & le nôtre est flétri.
O ! Ma Prose & mes Vers, gardez vous de paroître,
Il est dur d'ennuyer son Héros & son Maître :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les Héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup, un Roi juste & qu'on aime,
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque Age le bénit, le Vieillard expirant,
De ce Prince, à son Fils, fait l'éloge en pleurant ;

Le Fils, éternisant des Images si cheres,
Raconte à ses Neveux le bonheur de leurs Peres;
Et le nom dont la Terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'Amour aux Siécles à venir.

Si pourtant, ô Grand Roi! quelqu'Esprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un Peuple interpréte sincere,
S'élevant jusqu'à Vous par le grand Art des Vers,
Osoit, sans Vous flatter, Vous peindre à l'Univers,
Peut-être on Vous verroit, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'Eloge en faveur du Génie;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
De son lustre terni reprendroit la beauté.
L'œil du Maître peut tout, c'est lui qui rend la vie
Au Mérite expirant sous les dents de l'Envie;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste Talent dans la foule ignoré.
Un Roi qui sait régner, nous fait ce que nous sommes:
Les regards d'un Héros produisent des grands hommes.

Voltaire.



STANCES
SUR LA CAMPAGNE
DU ROY.

DESCENS Fille du Ciel, immortelle harmonie,
Impérieuſe ardeur, dont les rapides feux
Echaufferent jadis le ſublime Génie
Du Chantre des Combats, des Vertus & des Dieux;
Jaloux de l'honneur de la Grece,
Je veux ravir dans mon yvreſſe
Les Tréſors du ſacré Vallon;
Mais plûtôt, Verité fidele,
Que ton flambeau guide mon zele,
Mon cœur ſera mon Apollon.



SEUL rejetton d'un ſang trop jaloux de la France,
Charles ſubit enfin les horreurs du trépas.
Du fonds de ſon tombeau la diſcorde s'élance,
Déja ſes yeux cruels dévorent ſes Etats.
Quel Démon de ſon ſouffle impie
A de la triſte Germanie
Empoiſonné tous les eſprits?
Je vois ſes peuples ſous les armes,
Et Bellonne tient en allarmes
Les yeux de l'Univers ſurpris.

QUEL Juge reglera ce terrible partage ?
Quel cahos ténébreux d'intérêts différens !
Auguſtes ſucceſſeurs du plus vaſte héritage,
Par la flâme & le fer vous décidez vos rangs.
Voilà donc la chute effroyable
De ce coloſſe formidable,
Trop élevé par nos revers,
Lors que le Vainqueur de Pavie
Vit l'Europe preſqu'aſſervie
Fremir à l'aſpect de ſes fers.



QU'ETES-VOUS devenue, orgueilleuſe puiſſance ?
Trône que cimenta l'injuſte ambition,
Le tems vous plonge enfin dans la nuit du ſilence,
Et d'un Phantôme vain détruit l'illuſion.
Devant la ſageſſe ſublime,
Tout s'anéantit, tout s'abime
Dans le ſein de l'éternité.
L'équité ſeule en ſa carriere,
Du tems franchiſſant la barriere,
Parvient à l'immortalité.



C'EST ſon flambeau divin que LOUIS prend pour guide,
Il veut de l'Univers aſſurer le repos;
Son cœur ne reſpirant que la gloire ſolide,
Aux deſſeins du grand homme immole le héros.
Maître de tout réduire en poudre,

L'humanité retient la foudre
Que le ſort dépoſe en ſes mains.
Du bonheur du monde occupée
Sa prudence arrête une épée
Avare du ſang des humains.



La Juſtice a briſé les chaînes de la Guerre ;
Loin de nos triſtes yeux la paix va s'envoler.
LOUIS a balancé le deſtin de la terre,
Il parle, le fer brille & le ſang va couler.
Au fonds de ſon cœur il déteſte
De cette reſſource funeſte
La fatale néceſſité.
Par quel déplorable caprice
Faut-il que la force accompliſſe
Ce que la ſageſſe a dicté ?



Les plus fermes remparts tombent devant Valiere,
Le genie à ſes loix ſoumet les élemens,
L'éclair part, l'airain tonne, & la mort priſonniere
De ſes flancs embrazés s'échappe à tous momens.
L'Enfer vomit d'horribles maſſes,
Les feux qui devancent leurs traces,
Sillonnent les airs effrayés ;
La terre entr'ouvrant ſes entrailles
Avec les débris des murailles,
Voit leurs défenſeurs foudroyés.

DANS ces arides champs, quelle terreur soudaine
Précipite à grands flots ces Soldats fugitifs ?
Rien ne peut arrêter l'effroi qui les entraîne,
Un Dieu terrible & fier hâte leurs pas craintifs.
Les monts à leurs troupes pressées,
Ouvrent des gorges herissées,
Où le Piedmontois englouti,
Ne trouve de retraite sûre,
Que les remparts de la nature,
Contre la valeur de CONTI.



QUELS étoient tes succès, terreur de l'Italie,
Si du bruit de ton nom les Romains moins troublés,
Avoient sçu prévenir les malheurs de Trebie ?
Ta fortune garda ces affreux défilés.
Domptant les Alpes sans défense,
Tu vis à ta seule présence
Les Romains à demi vaincus;
Et ton audace inesperée,
Rendit la défaite assurée
De l'imprudent Flaminius.



LES airs sont obscurcis, quelle vapeur s'éleve ?
Elle porte en son sein le ravage & la mort.
Le nuage épaissi, marche, s'abaisse, creve,
Il en sort un Guerrier qui vient braver le sort.
Ces murs fumans qu'il envisage,

Lui présentent l'affreuse image
De maux qu'il n'avoit pas prévus.
Les plus sombres inquiétudes,
Dans une mer d'incertitudes
Plongent ses vœux irrésolus.



Tel on voit sur les flots un Bâtiment fragile
Privé de ses agrès par les vents en courroux,
Des Matelots tremblans, la manœuvre inutile
Cede aux coups redoublés des élemens jaloux.
L'esperance les abandonne,
De l'horreur qui les environne,
Ils cherchent à se dégager;
Et sur la chaloupe lancée
Dans une mort plus avancée,
Vont trouver la fin du danger.



Succombant sous le poids de sa propre foiblesse,
La crainte veut au moins du bandeau de l'erreur,
Couvrir les mouvemens du trouble qui la presse
Et s'arme en frissonnant des traits de la fureur.
La honte du remord suivie
Du regard affreux de l'envie,
Arme ses yeux étincelans.
Le désespoir farouche & pâle,
Au bord du funeste Dedale
Précipite ses pas tremblans.

L'ENNEMI ſe livrant à la fureur des ondes
Du Fleuve qui frémit voit les flots ſoulevés,
Porter en mugiſſant les troupes vagabondes
De ces Scythes cruels au trépas réſervés.
Il atteint déja l'autre rive
Où la Fortune fugitive
Lui forge des revers nouveaux:
Tel plus heureux dans ſa folie,
Le bouillant Vainqueur de l'Aſie,
Du Granique franchit les eaux.



QUELLE éclatante voix ! déja la Renommée
Frappe les airs du ſon de cent bouches d'airain;
Le Hongrois eſt paſſé, ſa redoutable Armée
Borde d'un Camp nombreux les rivages du Rhin.
La peur dans les cœurs eſt empreinte:
Peuples, diſſipez votre crainte,
Ce torrent s'arrête en ſon cours.
Reſpirez avec aſſurance,
COIGNY veille à votre défenſe,
Et LOUIS vole à ſon ſecours.



SUR ce front héroïque où la vertu réſide
Brille de ſon Ayeul l'éclat majeſtueux:
L'Ame du Grand Henry, notre invincible Alcide,
Echauffe les tranſports de ſon cœur généreux.
Ses yeux pleins d'une noble audace,

Des

Des fiers demi-Dieux de sa race
Rappellent les noms redoutés.
L'amour des Soldats l'environne,
La Gloire soutient sa Couronne,
Et l'honneur marche à ses côtés.



Il conduit ses Guerriers que son courage enflâme;
Marchez, dignes Soldats d'un pareil Conquérant;
Célebrez ses vertus, mais craignez dans son ame
D'irriter cette ardeur de prodiguer son sang.
Heureux, si sa valeur trop fiere,
Parmi votre troupe guerriere
Eut moins exposé notre appui;
Et par une ardeur dangereuse
N'eut rendu la perte douteuse
D'un Trésor qui n'est pas à lui.



Prince trop généreux que l'Univers contemple,
Réserve-nous tes jours pour de plus grands besoins;
Anime ces Héros formés sur ton exemple;
Mais que de leurs exploits tes yeux seuls soient témoins.
On sçait que ton ame hardie
N'admet point le soin de ta vie
Dans tes redoutables projets;
Mais ta plus utile victoire
Est de faire ceder ta gloire
A l'intérêt de tes Sujets.

Villaret.

AU ROY

SUR SA CONVALESCENCE.

EPISTRE.

GRAND ROI, te vais révéler mon ſecret ;
Si tu mourois, je mourrois de regret :
Trop l'ai ſenti pendant ta maladie,
Et, bien ou mal, il faut que te le die,
Et que mon cœur, qui ſeul va s'exprimer,
S'ouvre à tes yeux en me faiſant rimer,
Non pour t'offrir une Ode Pindarique,
Mais un crayon du ſtyle Marotique ;
Style naïf, qui, des ſiécles vainqueur,
A conſervé l'éloquence du cœur,
Selon mon goût, grandement préférable
A ce tour fin que l'on croit admirable,
Et que l'eſprit recherche follement,
Pour étouffer en nous le ſentiment.

TE dirai donc d'une façon naïve,
Que tu vivras ſi Dieu veut que je vive ;
Car te proteſte, & t'engage ma foi,
Que ne puis vivre un ſeul moment ſans TOI ;
Non que prétende à te voir face à face ;
A moi pauvret n'appartiens telle grace :

Il me ſuffit que tes précieux jours
Soient éloignés de la fin de leur cours ;
Et que le Ciel prenne ſoin de ta vie
Par maux affreux à nous preſque ravie,
Et te réſerve à montrer aux FRANÇOIS,
Qu'il veut que ſois le plus fameux des Rois ;
Et faſſes voir à l'Europe étonnée,
Qu'il a fixé ta haute deſtinée
Pour atterrer nos Ennemis jaloux,
Et les forcer à plier ſous tes coups,
Qui ſont guidés par Raiſon & Prudence,
Fermes appuis de ton heur & vaillance :

CAR ne ſavons, & pourrois en jurer,
Ce que devons en TOI plus admirer,
Ou ta valeur, qui dans les Champs Belgiques
Vient d'éclater par cent faits héroïques,
Ou ta ſageſſe & magnanimité,
Qui toujours font préſider l'Equité
A tes Conſeils, &, malgré mille obſtacles,
Font de ton Régne un tiſſu de miracles.

UN point encor qui pour nous, grace aux Cieux,
De plus en plus rend tes jours précieux,
C'eſt ta bonté : ta bonté ſans égale,
Qui régne au fond de ton ame Royale,
Qui ſait deſcendre aux plus petits objets,
Et t'attendrir pour tes moindres Sujets,
Que te voyons, par un deſtin proſpere,
Moins gouverner en puiſſant Roi, qu'en Pere,

Quoique pourtant voyions briller en TOI
Egalement, & le Pere, & le Roi;
Du Roi des Rois, imitateur insigne,
Dont nous parois l'image la plus digne:

AUSSI ton Peuple en est-il si charmé,
Que, t'appellant LOUIS LE BIEN-AIMÉ.
Te donne un nom qui plus de gloire enserre,
Que si, faisant taire toute la Terre
A ton aspect, plus terrible que grand,
T'étois acquis le nom de Conquérant;
Nom que pourrois porter à juste titre:
Mais ne combats que pour celui d'*Arbitre*;
A TOI bien dû, par TOI bien mérité
Par ta puissance & par ton équité,
Puisque ne veux te rendre redoutable,
Que pour dompter une haine indomptable;
Effet d'un sang contre nous conjuré,
De ta grandeur ennemi déclaré,
Sourd aux accens, aux cris de la Justice,
Dont tu prétens que la loi s'accomplisse
Malgré l'appui de l'orgueilleux *Anglois*
Epouventé du bruit de tes Exploits;
Et s'immolant à sa jalouse rage
Pour s'opposer à ton noble courage
Qui force tout, & ne tendit jamais
Qu'à rappeller la *Justice* & la *Paix*.

C'EST ton objet; & sa claire évidence
Fait pour ta gloire agir la Providence,

De qui nos cœurs implorant le ſecours,
Ont obtenu que le fil de tes jours,
Dont tes douleurs nous préſageoient le terme,
Pût ſe reprendre, & devenir ſi ferme,
Que nul de nous onc ne pût parvenir
Au jour fatal qui les verra finir.
A tes Sujets quand le Ciel te renvoie,
Juge, GRAND ROI, de l'excès de leur joie.

POUR moi, charmé de ton deſtin ſi beau,
Quand tu renais, je reviens du tombeau,
Où ma douleur eût prévenu la Parque,
Si ſon ciſeau, qui tranche le Monarque
Et le Berger, ſans diſtinguer le rang,
T'eût fait périr. Las, je ſentis mon ſang
Glacé d'abord, lorſque l'on vint m'apprendre
Qu'à te guérir plus n'oſoit-on prétendre,
Et que ton mal, bien-loin d'être appaiſé,
Avoit tout l'art d'*Hyppocrate* épuiſé.

AU TOUT-PUISSANT mais qui peut faire obſtacle ?
Pour te ſauver il a fait un miracle ;
Et, préſidant à tes ſages projets,
Sa main te rend à tes tendres Sujets.

MAIS diſons mieux : C'eſt ton Epouſe auguſte
Qu'en leur faveur le Seigneur toujours juſte
Daigne exaucer ; c'eſt par ſes vœux, ſes pleurs,
Qu'on voit finir tes maux & nos douleurs :
De ſes Vertus heureuſe récompenſe !

REINE, à jamais précieuſe à la FRANCE,
Digne d'un Roi le plus grand des Mortels,
Viens, conduis-nous au pied des ſaints Autels;
Fais agréer, par tes pieuſes larmes,
Au ROI des Rois que pour nous tu déſarmes,
Les vifs tranſports de nos remercîmens:
Obtiens de LUI, que, ſi ſes châtimens
Trop mérités doivent punir nos crimes,
Nos cœurs contrits lui ſervent de victimes,
Et déſormais nous ſauvent de l'horreur
De perdre un ROI, notre unique bonheur.

NERICAULT DESTOUCHES.



ODE
SUR LA CONVALESCENCE
DU ROY.

C'EST un tranſport, c'eſt une yvreſſe
Qui fait éclater mes accens,
Le feu, l'excès de l'allegreſſe
Eſt le délire que je ſens :
Mon ame de douleur éteinte
Sort des Abymes de la crainte,
Un nouveau jour a lui pour moi :
Quel Aſtre à mes yeux étincelle ?
J'échape à la nuit éternelle,
Et je revis avec mon Roi.

QUE vois-je ? à la clarté féconde
Des rayons heureux qu'il répand ;
De nouveaux Cieux, un nouveau Monde,
Sont-ils appellés du néant ?
Où s'eſt englouti le nuage
Qui rouloit la peur & l'orage
Parmi les Peuples conſternés ?
Où ſont ces horreurs, ces ténèbres,
Ces pleurs ameres, ces cris funèbres,
Ces malheurs ſur nous enchaînés ?

Sur le Char brillant de la Gloire
LOUIS armé par l'Equité,
S'élançoit avec la Victoire
Que presse son activité ;
Devant ses pas marchent la Guerre,
La Valeur, l'Effroi, le Tonnerre ;
Il étoit suivi de la Paix :
Et poussant au loin les tempêtes
Il seme près de lui les fêtes,
L'amour, l'espoir, & les bienfaits.

D'un triple laurier couronnée,
Présage heureux ! Gage certain !
La France attentive, étonnée,
Sur son front lisoit son destin :
Aux éclairs du Heros rapide,
Déja le Batave timide
Tremble près du Belge soumis ;
Et déja sa foudre brûlante
Menace la rage insolente
Des Huns que le Rhin a vomis.

Prise de Menin, d'Ypres & de Furnes.

Frappe LOUIS... Tu tiens la Palme,
L'audace expire sous tes coups,
Frappe... Mais Dieu ! Quel triste calme
Enchaine son noble courroux ?
Quel stupide & morne silence

Au ſein d'une obſcure indolence
Fixe ſes Guerriers attriſtés ?
Quels Eclairs ont percé la nue ?
La pâleur pour eux inconnue
A couvert leurs fronts redoutés.

Ou fuit cette foule égarée ?
Quels cris tout à coup répandus !
Où cours cette Reine éplorée
Entre ces Peuples éperdus ?
Le Temple ſaint gémit, s'agite,
L'offrande accable le Lévite,
Tout marque des maux inouïs :
Une affreuſe nuit m'environne,
Qu'ai-je preſſenti ? . . . je friſſonne
Dieu ! ſauve les jours de LOUIS.

O ſort ! ô coup épouvantable !
LOUIS ! . . . ô mon Pere ! ô mon Roi !
Dieu terrible ! ô Dieu redoutable !
Arrête, ou ne frappe que moi !
LOUIS . . . il pâlit . . . ſa lumiere
S'éclipſe . . . Au bord d'une carriere
Qui promettoit un ſi beau cours !
La Mort étend ſes aîles ſombres,
Et dans l'épaiſſeur de ſes ombres
Plonge ſon Aurore & nos jours.

DIEU Puiſſant ! ô Dieu que j'implore
Soutiens ſa mourante lueur,
Que ta Balance peſe encore
Notre infortune & ta rigueur,
Si tu n'es plus le Dieu propice,
J'oſe interroger ta Juſtice
Juſques aux pieds de tes Autels ;
Tu fais les Rois, & leur Puiſſance
Eſt un rayon de ton Eſſence
Qui te peint aux yeux des Mortels.

❧

ET quel autre du Diadême
A mieux fait briller la Splendeur ?
Qui retrace mieux que lui-même
Et tes Bontés & ta Grandeur ?
Image du Dieu des Batailles,
Qu'il s'arme ; il briſe les murailles,
Sa Main ſemble lancer tes traits ;
Qu'il repoſe ; au ſein de nos Villes
Il verſe les douceurs tranquilles,
Image du Dieu de la Paix.

❧

VEUX-TU le ravir à la Terre ?
Lorſqu'elle applaudit à ton choix ;
Lorſque la Clémence & la Guerre
L'attendent pour juger leurs droits ;
Lorſque plus brillante & plus vive

Sa courſe, à l'Europe attentive
L'expoſe dans tout ſon éclat :
Et qu'aux Vertus qu'il fait paroître
Elle admire, & confond le Maître
Le Citoyen & le Soldat.

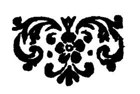
AINSI le Sceptre Germanique
Long-temps ſoumis à l'Oppreſſeur,
Contre le Pouvoir tirannique
Implore en vain un Défenſeur ;
Ainſi le meurtre & les ravages
A des flots de Peuples ſauvages
Ouvriront nos Champs envahis :
Et les Triomphes, les Délices
Qu'annonçoient les plus doux Auſpices
Echappent à nos vœux trahis.

AINSI... Mais quel nouveau Spectacle
M'enleve à mes triſtes douleurs ?
Et m'offre l'antique Miracle
Qui fit ſecher les mêmes pleurs ?
L'ombre du Soleil retrograde,
L'Aſſyrien tombe ou s'évade,
Sion voit renaître ſon Roi ;
Les fêtes ornent ſes Portiques,
Et font ſucceder les Cantiques
A des jours d'horreur & d'effroi.

OUI, Grand Dieu, ton Trône terrible
Eſt ébranlé par nos ſanglots,
Oui, de la Diſcorde infléxible
Ta Main va briſer les Complots;
Tu veux: La Mort fuit dans l'Abyme:
Et mon Roi que ta voix ranime
Perce des voiles odieux;
Aux yeux d'un Peuple qui l'adore
Il reparoît plus cher encore,
Son Peuple eſt plus cher à ſes yeux.

QU'IL vive! Que ſes deſtinées
Franchiſſent les bornes des temps!
Que de ſes nouvelles Journées
La Gloire marque les inſtans!
Qu'avec le Héros intrépide
Vole la Victoire rapide
Soigneuſe de l'accompagner!
Que près du Monarque ſenſible
Veille l'humanité paiſible!
Qu'il vive! il ſait vaincre & regner.

CAHAGNE.



A

MADAME.

PREMIERE *Princesse du Monde,*
Fille d'un Monarque adoré,
O! Que je vais être honoré,
Si votre bonté me seconde!
J'aporte mon tribut d'encens,
Aux pieds de votre Auguste Pere:
Et comme les moindres présens
Ne sont jamais indifférens,
Quand la main qui les offre, est chere;
De la vôtre, pour ce tribut
Leger, si jamais il en fut,
J'ose implorer le ministere.
Si je l'obtiens, j'irai m'asseoir
Près des Racans *&* *des* Horaces;
Et je croirai bien les valoir.
Présenté de la main des Graces,
On ne peut manquer d'en avoir.

PIRON.



DITHYRAMBE
SUR
LA CAMPAGNE
ET
LA CONVALESCENCE
DU ROY.

LA Trompette a sonné : les Héros reparoissent.
Apollon vous rappelle au bord de ses Ruisseaux,
O vous ! que pour ses Fils, nos fastes reconnoissent,
Revivez, renaissez, *Malherbes* & *Rousseaux*,
Par tout où les BOURBONS renaissent.

POUR Eux, à l'un de nous, transmettez votre Plume ;
Transmettez-nous, pour Eux, vos talens applaudis.
Votre beau feu n'est pas un feu qui se consume ;
A leur Astre vainqueur, il s'alluma jadis ;
Qu'à ce même Astre, il se rallume.

ET comme, à la faveur d'une heureuse harmonie,
L'ordre du Ciel, en Eux, de Héros en Héros,
A fait passer l'éclat d'une gloire infinie ;
Que vos divins Ecrits, à vos nobles Rivaux,
Fassent passer votre GENIE.

MAIS il a pour jamais ſuivi nos Coryphées :
Où ſont les Demi-Dieux, il faut des Amphions ;
Et le bois de lauriers que pour derniers trophées,
L'urne fatale aſſigne aux Mânes des BOURBONS,
Ne peut raſſembler trop d'Orphées.

NE redemandons rien à la Parque inflexible ;
Laiſſons & l'Eliſée, & le Sacré Vallon :
Nous célébrons un Roi juſte, aimable, invincible.
L'Amour eſt un Génie au-deſſus d'Apollon :
L'Amour nous rendra tout poſſible.

ET quels que ſoient enfin les chants qu'il nous inſpire,
Que nos Vers ſoient du Tems, victimes, ou vainqueurs ;
A la gloire d'un Roi que l'Univers admire,
A la gloire d'un nom gravé dans tous les cœurs,
Qu'importent les ſons d'une Lyre ?

DE notre foible encens la flatteuſe fumée
Exhale, avec lenteur, le parfum qui la ſuit :
Et des ſons délicats d'une Lyre eſtimée,
L'harmonieux accord n'approche pas du bruit
Des cent voix de la Renommée.

ELLES ont, de ce cri, rempli toute la Terre :
„ De Diane, Hyppolite a déſerté la Cour ;
„ Dédaignant déſormais l'image de la Guerre,
„ Dans le vrai Champ de Mars, il choiſit ſon ſéjour ;
„ Et change ſon Arc en Tonnerre.

Le Belge épouvanté pâlit, à ces nouvelles.
LOUIS rend, d'un coup d'œil, l'ame à nos Bataillons;
Déja Furnes prédit le destin de Bruxelles.
Les Lys refleurissoient; & sur nos Pavillons,
La Victoire étendoit ses aîles:

Quand loin du bras vengeur, l'Enfer, sur nos Rivages,
Du Danube, a vomi les farouches Enfans,
Brigands plus que Soldats, moins braves que sauvages,
Moins armés pour la gloire & les faits triomphans,
Que pour le crime & les ravages.

Le Meurtre les repaît; le sang les désaltere;
La Licence effrénée assouvit les Cruels;
Nul asyle contre Eux; ni les larmes du Pere,
Ni les bras de l'Epoux, ni le pied des Autels,
Ni même les flancs de la Mere.

Les Alpes nous on vûs, sur leur Cime asservie,
Sans que le moindre excès nous aît déshonorés:
La foudre, dans nos mains, de l'Olive est suivie;
Et chez nos Ennemis, nos Drapeaux arborés,
N'y coûtent de pleurs qu'à l'Envie.

Que bientôt Némésis, Barbares que vous êtes,
Sur vos propres foyers, reporte vos fureurs!
Tremblez! Déja le glaive est levé sur vos têtes.
LOUIS, pour arrêter le cours de tant d'horreurs,
Suspend le cours de ses conquêtes.

COMME l'Aigle inquiet, qui, sortant de son aire,
Aux cris de ses Aiglons, interrompt son essor;
Voit son nid, du Vautour, devenir le repaire;
Revient comme un éclair, &, plus rapide encor,
Fond sur l'Ennemi sanguinaire.

TEL aux cris douloureux de la plaintive Alsace,
LOUIS, tu prens, vers Elle, un vol victorieux:
Autant Charle est troublé du coup qui le menace:
Autant, parmi les Tiens, ta présence, en tous lieux,
Remet l'allégresse & l'audace.

MAIS quoi? Des oppresseurs la fortune insolente
Devoit joüir encor d'un instant de repos.
La Mort s'avance à Toi, d'une démarche lente;
La Mort, sous une forme odieuse aux Héros,
Entre Charle & Toi, se présente.

LA Bergere, sous l'Arbre, assise en assurance,
Près de qui, tout à coup, le tonnerre est tombé;
Une Mere qui perd sa plus chere espérance,
Et telle qu'on nous peint Hécube & Niobé,
Sont les Images de la France.

AJOUTE ce triomphe à celui de tes armes.
Notre joie, à tes yeux, avoit seule éclaté.
L'amour qu'elle exprimoit, eut pour Toi quelques charmes;
Il lui manquoit, pour être encor mieux attesté,
Le témoignage de nos larmes.

TOUT enfin ; grace au Ciel, reprend son premier être;
Reviens, Prince adoré, reviens donner la loi
A tes Sujets, en Pere ; à tes Rivaux, en Maître :
Tu revis ; c'est à nous de revivre avec Toi ;
A l'Ennemi de disparoître.

PIRON.



LES POËTES LYRIQUES.

ODE.

A-T'ON vû l'Aigle au vol rapide
Quitter le vaste champ de l'air,
Pour raser d'une aîle timide
Les bords arides de la mer?
Non: plus hardi dans sa carriére,
Jusqu'au séjour de la lumiére
Il perce d'un vol assuré:
Et là, devenu plus tranquile,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

❧

AINSI les Poëtes célèbres,
Ainsi les Esprits créateurs
Laissent ramper dans les ténèbres
Le Peuple orgueilleux des Auteurs.
Ennemis des routes connües,
Ils volent au-dessus des nües;
Ils s'ouvrent le Palais des Dieux:
Aussi promptes que la pensée,
Leurs Muses rivales d'Alcée
Vont se reposer dans les Cieux.

Pindare, ce Peintre ſublime,
Marche ſans ordre & ſans deſſein;
Ce n'eſt pas l'eſprit qui l'anime,
C'eſt un Dieu caché dans ſon ſein.
Au champ de Mars le fier Tirtée
Souffle ce feu que Promethée
Ravit au céleſte ſéjour:
Plus grand encor le ſeul Horace
Réunit la force, la grace,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-je? les ſons de la Lyre
Font taire les Ciſtres Gaulois:
La raiſon regle le délire,
Et l'enthouſiaſme a des loix.
J'apperçois le ſage Malherbe
Aſſis ſur le Trône ſuperbe
De Stheſicore & de Linus:
Quinault rempli de leur génie
Accorde aux chants de Polymnie
Le Luth de la tendre Venus.



Rousseau paroît: Thebes reſpire
Aux nouveaux accents d'Amphion:
Neptune au fond de ſon Empire
S'émeut à la voix d'Arion.
David renaît; l'Olympe s'ouvre:

Dieu ſur un Trône ſe découvre
Au Peuple dont il eſt l'appui :
Que tout s'abbaiſſe & ſe confonde ;
Les Cieux, les Ages & le Monde
S'évanouiſſent devant lui.

❧❧

Du Maître immortel de la Lyre
Tels ſont les ſublimes portraits :
Qu'il ſeroit grand, ſi la Satyre
Avoit moins aiguiſé ſes traits ;
Si plus ſouvent la douce yvreſſe
Du fameux Vieillard de la Gréce
Déridoit ſon front ſérieux,
Et ſi la main de la Nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ſes efforts laborieux.

❧❧

La Motte a peu ſenti la flame
Dont brûloient ces Chantres divers ;
Les vains éclairs de l'Epigramme
Brillent trop ſouvent dans ſes vers :
Plus Philoſophe que Poëte,
Il touche une Lyre müete :
La raiſon lui parle, il écrit :
On trouve en ſes ſtrophes ſenſées
Moins d'images que de penſées,
Et moins de talent que d'eſprit.

FOIBLE disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le François chérit la Guitare
Que Sapho montoit pour Phaon;
Souvent la charmante Dione
Repéte Thetis, Hésione,
Tancréde, Issé, les Elémens;
Et le Dieu de la Poësie
Chante l'Hymne de Marthesie
Et les Amours des Othomans.

❧❧

FILLE aimable de la Folie,
La Chanson nâquit parmi nous:
Souple & legere, elle se plie
Au ton des sages & des foux:
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la Lyre immortelle
Pour le Tambourin d'Erato:
Homere est moins lû que Chapelle,
Et si nous admirons Appelle,
Nous aimons Teniere & Vatteau.

❧❧

HEUREUX qui peut comme Voltaire,
Chanter les Belles & les Dieux;
Voler de l'Olympe à Cythére;
De Paphos remonter aux Cieux.
Né pour les Arts, il les éclaire;

Et maître du talent de plaire
Il regne sur tous les esprits :
L'Oiseau qui porte le tonnerre
Vient se délasser sur la terre
Avec les Cygnes de Cypris.

❧

MA Muse a chanté les Orphées ;
Ma plume à décrit leurs travaux.
Un Sage assis sur leurs trophées
Peut seul instruire leurs rivaux :
Esprit brillant, vaste génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du Berger :
C'est à lui d'ouvrir la Barrière,
Et d'applanir une carrière
Dont l'éclat couvre le danger.

M. de Fontenelle.

❧

L'EMPIRE François & l'Europe
Dans le tableau le plus touchant
Offrent aux fils de Calliope
Un sujet digne de leur chant :
La foudre gronde sur nos têtes ;
Le bruit effrayant des tempêtes
Eclate longtems dans les airs.
La Nuit étend ses voiles sombres ;
Mais le soleil vainqueur des ombres
Sort plus brillant du sein des mers.

Je vais rappeller la memoire
De ce fameux évenement;
Puisse le Flambeau de l'Histoire
L'éclairer éternellement.
Quel être plus puissant m'inspire?
Où suis-je? l'air que je respire
Devient plus serain & plus pur;
Ravi sur la voûte Etherée,
A travers le vaste Empirée,
Je vole sur un char d'azur.

❧

Ciel! l'éternelle Intelligence
Qui dispose à son gré du sort,
Dieu, précédé de la Vengeance,
Ouvre le temple de la Mort;
Lieu sombre, où la Frayeur errante
Se traîne à la lueur mourante
D'un pâle & lugubre Flambeau:
La Mort qui jamais ne se lasse,
Y r'ouvre à chaque instant qui passe
La porte affreuse du tombeau.

❧

Que l'homme l'implore ou la brave,
Rien ne touche son cœur d'airain.
Dieu parle; elle accourt en esclave
A la voix de son Souverain;
Va, lui dit-il, punir la Terre;

Sois plus cruelle que la Guerre,
Pars, vole, obéis à mes loix ;
Ravage, ébranle les Empires,
Et de l'horreur que tu reſpires
Va remplir le palais des Rois.

❧❧

Epargne les Princes iniques,
Vils inſtrumens de mon couroux,
Epargne les Rois tyraniques,
Frappe le plus juſte de tous.
Il dit, & la ſœur de la Parque
Cherche un pere dans le Monarque,
Un ſage dans le Conquérant.
A cet accord rare & ſublime,
La Mort reconnoît ſa victime :
Déja LOUIS eſt expirant,

❧❧

Arreste ; implacable Furie :
Reſpecte des jours précieux ;
La Voix, les Vœux de la Patrie
Peuvent encor monter aux Cieux.
Vains ſoupirs ; le péril redouble,
L'Europe attentive ſe trouble,
Le Bavarois eſt conſterné.
Des Temples les murs reſpectables
Répétent les cris lamentables
Du peuple aux autels proſterné.

L'Empereur. PRINCE, qui défendra le titre
Que brigue ton fier Oppresseur ?
L'Europe n'aura plus d'arbitre !
Les Rois perdront leur défenseur ?
Les Cieux sont-ils impénétrables ?
Et les plaintes des misérables
S'égarent-elles dans les airs ?
Non, non ; leur voix est entendüe,
La Santé du Ciel descendüe
Rend un Héros à l'Univers.

DE'JA l'Alsace délivrée
Change ses Cyprès en Lauriers
Et la Victoire rassurée
Vole au devant de nos Guerriers,
O douce Paix, Vierge céleste,
Après une guerre funeste,
Sur nous, vous regnerez encor
Le tems des orages s'écoule :
Les Plaisirs descendent en foule,
Assis sur des nuages d'or.

TELS sont les Sujets mémorables
Que choisissoit l'Antiquité :
Dans ses Travaux toujours durables
Elle instruit la Postérité :
Imitons son exemple utile :

Enfans d'Horace & de Virgile,
Immortalisons les Vertus,
Et peignons le Roi le plus juste
Ami des Beaux Arts comme Auguste,
Et bienfaisant comme Titus.

Dignum Laude Virum Musa vetat mori,
Cælo Musa beat. *Hor. liv.* 4. *Od.* 8.

DE BERNIS.



LA CONVALESCENCE DU ROY.

POËME.

Tecum vivere amem, tecum obeam libens. *Horat. Od. 9. l. 3.*

LOIN des Belgiques champs, théatre de ſa gloire,
LOUIS faiſoit voler le char de la Victoire.
Déja l'éclair annonce aux Rivages du Rhin
La foudre qui brûla les remparts de Ménin.
UN Monſtre impitoyable, une horrible Furie
Arrête du Héros les pas précipités :
Par ſon ſoufle infernal les airs ſont infectés,
Son ſeul regard corrompt les ſources de la vie ;
Les traces de ſés pas ſont des tombeaux ouverts,
Et la Mort à ſa voix ſort du fond des Enfers.
C'EN eſt fait ; le Héros touche aux ſombres abîmes....
Ciel ! combien un ſeul coup va frapper de victimes ?
Reine, Enfans déſolés, auguſtes malheureux,
Vous ne verſez pas ſeuls des larmes légitimes ;
Entendez ces ſanglots, & ces cris douloureux ;

Les Temples aſſiégés par un Peuple fidele
Ne peuvent plus ſuffire à ſes flots trop nombreux,
Tous les cœurs ſont fervens ; dans ces momens affreux
Le trait de la douleur eſt l'aiguillon du zele.
La nuit paroît envain ſur ſon char ténébreux,
Ces triſtes Supplians ne ceſſent point leurs vœux ;
Et lorſque le Soleil chaſſant la nuit obſcure
Leve le voile épais qui couvroit la Nature,
Aux mêmes ſoins encor il les trouve attachés.

TOUT couverts de leurs pleurs, ſous la cendre cachés,
Ils élevent leurs mains vers le Dieu qu'ils adorent :
Ce n'eſt point pour un Roi, Dieu puiſſant, qu'ils t'implorent,
C'eſt un Pere chéri que pleurent ſes enfans.
Sa vie eſt le tréſor, le ſalut de la FRANCE,
Ne leur enleve pas ce don de ta clémence,
Grand Dieu, ſauve leur Prince, ils mourront tous contens.

CEPENDANT des BOURBONS les Ayeux vénérables
Qui chéris du Très-haut, près de ſon Thrône aſſis,
Veillent ſur les Deſtins de l'empire des Lys,
Sont enfin attendris de nos maux déplorables.
Ils tombent proſternés aux pieds de l'Eternel.
C'eſt LOUIS qui conduit ce Sénat immortel. (*S. Louis.*)

“ MAÎTRE des Cieux, dit-il, dont la main bienfaiſante
» Soutient de tes enfans la foibleſſe impuiſſante,
» Qui peut contre la FRANCE armer ton bras vengeur ?
» Tu peſes ſes Deſtins au poids de ta fureur.
» Que devient donc l'eſpoir ſi flatteur & ſi juſte
» Que j'aimois à fonder ſur ta promeſſe auguſte ?
» Tu verras, m'as-tu dit, un Roi né de ton ſang
» Rendre un jour ton Empire heureux & floriſſant.

» Chef-d'œuvre de mes mains, il naîtra juſte & ſage,
» Ami des Nations, Pere de ſes Sujets,
» Du tranquille Univers il maintiendra la paix ;
» Mais ſi le calme enfin eſt ſuivi de l'orage,
» Malheur à l'imprudent & ſuperbe Ennemi
» Qui voudra réveiller le Lion endormi.
» Des Foibles opprimés il prendra la défenſe,
» Il briſera ce joug qu'une altiere Puiſſance
» Fit chérir trop longtems aux crédules Germains,
» Et vouloit impoſer au reſte des Humains.
» Telle fut, Dieu puiſſant, ta promeſſe ſacrée.
» J'ai vû de ces beaux jours l'Aurore deſirée ;
» J'ai vu LOUIS, l'eſpoir a brillé dans mon cœur ;
» N'auroit-il donc été qu'un preſtige trompeur ?
» Non ; enchaîne la mort ſur le ſombre rivage,
» Et conſerve, grand Dieu, ton plus parfait ouvrage.
Il dit : & l'Eternel abaiſſant ſes regards
Des Citoyens de Metz contemple les remparts.
J'entends de tous côtés des concerts d'allégreſſe,
C'eſt du nom de LOUIS que réſonnent les airs :
L'affreuſe Mort s'envole, il vit, la crainte ceſſe,
Aux tranſports du plaiſir tous les cœurs ſont ouverts.
La joye eſt ſans meſure ainſi que fut la crainte,
Dans Paris enchanté tout en porte l'empreinte.

QUELS feux étincelans ont diſſipé la nuit ?
C'eſt l'Aſtre des plaiſirs qui luit ſur leur empire.
Le François enyvré de ſon juſte délire
Ne voit rien déſormais qu'il craigne ou qu'il deſire,
Il ſe croit riche, heureux, & ſon Roi lui ſuffit.
Ennemi, dont nos pleurs accreditoient les armes,

Vien, contemple ces jeux, meſure avec effroi,
Par l'amour des François les vertus de leur Roi.

Et toi dont le danger nous couta tant de larmes
Dans ce tableau naïf de nos vives allarmes
Joui de cet amour que ton Peuple a pour toi.
Du Courtiſan flatteur l'hommage mercénaire,
Par le vil intérêt près du Thrône porté,
Eſt offert au Tiran comme au Roi qu'on revere,
Mais le Peuple jamais n'a menti ni flatté.

De la Bruere.



ODE.

LE RÉTABLISSEMENT DE LA SANTÉ DU ROY.

MERE des ris, douce allégresse,
Plaisirs vifs, aimables transports,
Mon cœur se livre à votre yvresse,
Volez, secondez ses efforts.
Loin de moi ce fade délire,
Qu'un foible aprenti de la Lire
Cherche à la suite d'Apollon.
Inspiré par son amour même,
Le cœur pour chanter ce qu'il aime
Vaut seul tout le sacré vallon.

LOUIS revit... Mais à mon ame
Quel souvenir plein de terreur
Du coup qui menaça sa trame
Retrace malgré moi l'horreur!
Brûlant d'un feu qui l'empoisonne
Son sang dans ses veines boüillonne;
Et près d'en voir fixer le cours,
Il sent dans la force de l'âge
D'un mal subit l'affreux ravage
Hâter le dernier de ses jours.

PEUPLES!

PEUPLES! de ce coup de Tonnerre
Que vous dit l'éloquente voix ?
Les Rois sont les Dieux de la Terre,
L'Eternel est le Dieu des Rois.
De sa Souveraine Puissance
Leur humble & juste dépendance
De leur Thrône est le ferme appui :
Dignes & vrais Maîtres du Monde
Lorsque leur Piété profonde
Les anéantit devant lui.

DE ces éternelles maximes
Faisant & sa Regle & sa Loi,
Par quels sentimens magnanimes
Le vois-je signaler sa Foi !
Malgré l'orgueil du Diadême,
Plus soumis au Maître suprême
Que le dernier de ses Sujets,
Par les grands exemples qu'il donne,
Il honore plus sa Couronne
Que par ses plus brillans succès.

DES Heros que fait le vulgaire
Peu sont à l'épreuve des maux :
Le Sage à leur heure derniere
Voit l'homme éclipser le Heros.
Plus tranquille alors & plus ferme

LOUIS à l'approche du terme
Oppose ce front, ces regards,
Dont on le vit braver la foudre
Qui des murs qu'il mettoit en poudre
Tonnoit sur lui de toutes parts.

❧

Ciel! à quel objet plein de charmes
Vois-je enfin céder mon effroi?
Après tant de pleurs & d'allarmes
C'est lui-même que je revoi.
Vainqueur d'une longue souffrance,
Plus grand & plus cher à la France,
Il sort des portes du trépas.
La foule des biens l'environne,
Mille Vertus font sa Couronne,
Le bonheur devance ses pas.

❧

Aux yeux de l'Europe allarmée
Offrant ce Spectacle enchanteur,
Par tout l'agile Renommée
Vole & dissipe la frayeur.
La tristesse fuit devant elle,
Une ardeur plus vive & plus belle
Saisit les cœurs épanouis,
Fêtes, transports, chants d'allégresse,
Tout annonce qu'à leur tendresse
Le Ciel a redonné LOUIS.

AINSI quand au fort d'un orage
Qui troubloit la Terre & les Cieux ;
Du Soleil un sombre nuage
A voilé l'éclat radieux ;
En son absence la Nature
Dans l'horreur d'une nuit obscure
Voit regner la crainte & l'ennui :
Revient-il darder sa lumiere ;
Tout reprend sa beauté premiere ;
L'Univers renaît avec lui.

CIEL ! que pour nous aussi j'implore ;
Exauce nos tendres desirs :
Qu'en ces lieux sa présence encore
Ramene les plus doux plaisirs.
Guidés par les Ris & les Graces ;
Vous y volerez sur ses traces,
Loisirs charmans, aimables Jeux.
Qu'il paroisse : à sa seule vue
L'amour & la joie ingénue
Mettront le comble à tous nos vœux.

AH ! du moins que de ses années
Partout fertiles en beaux jours,
Les plus flateuses destinées
Filent long-tems l'aimable cours.
LOUIS est ton plus digne ouvrage,

Grand Dieu ! C'eſt ta plus noble image,
C'eſt le plus grand de tes bienfaits.
Que ſur lui ta Main ſe ſignale,
Que de tes dons le nombre égale
Et ſes Vertus & nos ſouhaits.

E. L. J.



LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

POËME.

Ce Roi, dont la prudence & la valeur éclatent
Dans l'âge qui ſouvent égare les Héros,
Et que ſes triomphes ne flatent
Qu'autant que de ſon Peuple ils fondent le repos,
Dédaignant des Lauriers arroſés de nos larmes,
LOUIS cherchoit dans les allarmes
La Paix, l'aimable Paix où tendent ſes deſirs;
Et mettant à ſes pieds l'Etendard de la Guerre,
Alloit rendre à la France, à l'Europe, à la Terre,
Leur abondance & leurs plaiſirs.

La Discorde en frémit, & volant chez l'Envie,
Laiſſerons-nous, dit-elle, avorter nos projets?
L'abondance!... La Paix!... Quels funeſtes objets!
Voilà notre puiſſance à jamais aſſervie.
Ah! Plûtôt, de LOUIS oſons trancher la vie,
Et frappons à la fois le Prince & les Sujets.

Frappe, répond l'Envie, & compte qu'avec joie
Je ſeconderai ton deſſein:
Quel Génie heureux te l'envoie?
Quel Démon bienfaiſant l'a verſé dans ton ſein?
Dans le mien il auroit dû naître,

LOUIS en eſt l'objet : Eh ! Qui peut mieux que moi
Qui peut mieux ſentir & connaître
Tout le mal que nous fait ce trop Auguſte Roi ?
Cent fois, en le voyant, mon ame fut ſaiſie
D'un mouvement de jalouſie
Qui m'annonçoit tout ce qu'il vaut :
Voilà, n'en doutons point, où nos coups doivent tendre,
Un Roi cher à ſon peuple, un Roi ſenſible & tendre
Eſt la victime qu'il nous faut.

EH ! N'eſt-ce pas ce Roi, qui pendant ſa jeuneſſe,
Dans une Cour enchantereſſe,
Aux paiſibles vertus paroiſſant ſe borner,
Sous le voile trompeur d'une fauſſe indolence,
Oſa, dans l'ombre & le ſilence,
Apprendre, par degrés, le grand art de regner ?
Il conjuroit dès-lors & ma honte, & ta perte :
Mais ſa trame perfide eſt enfin découverte ;
Lui-même il vient de ſe trahir :
Bellonne a fait ſonner la Trompette Guerriere ;
Et ſur le champ dans la carriere,
Je l'ai vû s'élancer, & ſe faire obéir.
Eh ! plût aux Dieux encor, qu'à cette obéiſſance
Il eût vû borner ſa puiſſance !
Mais quels autres ſujets pour nous de le haïr !
Cent mille hommes ne font qu'une ſeule famille
Dont ce Prince eſt le Chef, & le Chef adoré :
Juſques dans les détails, il ſe diſtingue, il brille,
Aucun par lui n'eſt ignoré ;
Et par lui tout eſt décoré.

Enchanté, pénétré des ſoins dont on l'honore ;
L'homme cicatrizé voudroit ſervir encore ;
Et ceux, que du combat les coups auront exclus,
N'auront d'autres regrets que de ne ſervir plus.

Ce n'étoit point encore aſſez pour nous confondre !
Les Bourbons à ſes vœux empreſſés de répondre,
Sont ſes imitateurs, ſans être ſes rivaux :
Non content d'avoir l'avantage
D'être un Héros lui-même, il en fait de nouveaux.
Clermont le ſuit dans ſes travaux,
Et ſa grande ame les partage.
Que vois-je ſur ces monts où le Fier Annibal
Eſſaya ſi long-tems de ſe rendre fatal ?
Par une ſuite de miracles,
Conti, Vainqueur de mille obſtacles,
Ayant à peine atteint les ans de Marcellus,
Brave des Ennemis les efforts & la rage,
Et ſçait aſſocier, au plus ardent courage,
La prudence des Fabius.

C'en eſt trop : ah ! qu'enfin, ſur ce Roi qu'on adore,
Des maux que renfermoit la Boëte de Pandore
Fonde l'orage impétueux !
Guidons, précipitons le Ciſeau de la Parque ;
Et vous, ſiécles futurs ! apprenez qu'un Monarque
N'eſt pas impunément aimable & vertueux.

En écumant de rage, ainſi parle l'Envie,
La Discorde applaudit par un ſourire affreux ;

De la ſombre ATROPOS l'une & l'autre eſt ſuivie...!
Quelle tête, Grands Dieux, va nous être ravie!
Ah! Quels jours aſſez ténébreux...!
Quelle obſcurité favorable
Pourra, d'un coup ſi déplorable,
Dérober à mes yeux le ſpectacle accablant?
O LOUIS...! ô mon Pere...! ô ma chere Patrie...!
De cette jeune fleur je m'approche en tremblant...!
Hélas! D'un ſoufle impur elle eſt déja flétrie;
L'Enfer a ſur LOUIS répandu ſon venin:
Eh! dans quel tems encor! Son courage intrépide
Des rives de l'Eſçaut aux rivages du Rhin,
Venoit de le porter d'une aîle ſi rapide...!
Que me rappellez-vous, YPRES, FURNES, MENIN?
Monumens glorieux des premieres Victoires
Du Prince qui nous coûte aujourd'hui tant de pleurs,
Vous ne vivrez dans nos hiſtoires
Que pour renouveller chaque jour nos douleurs!

Nos douleurs...! Notre amour n'a donc plus de reſſource!
Nous allons donc, ô Ciel! perdre dès aujourd'hui,
Notre plus cher eſpoir, notre plus ferme appui?
Un ſort fatal l'arrête au milieu de ſa courſe,
Et c'eſt fait de nous & de lui...!

NON, une Egide redoutable
Couvroit des jours ſi précieux,
Et d'un orage épouvantable
Nous préſervoit du haut des Cieux.
La DISCORDE abattue & l'ENVIE étouffée

A LOUIS ſervent de Trophée ;
Rien ne pourra le renverſer :
Des jours de notre Roi, puiſque nos jours dépendent,
Notre douleur doit s'éclipſer ;
Et ſi quelques pleurs ſe répandent,
Ce n'eſt plus qu'au plaiſir à les faire verſer.

QUE j'aime ce tumulte où l'ame ſe déploie !
Faiſons éclater notre joie,
Sans craindre le déſordre & le raviſſement.
Tout eſt juſtifié par l'excès de tendreſſe ;
Et malheur à des cœurs incapables d'yvreſſe,
Quand il s'agit de ſentiment.

AH ! Que tu nous touchois, Grand Roi, différemment,
Lorſque la triſte Renommée
Ceſſa de publier les deſtins de l'Armée,
Pour te peindre, à nos yeux, expirant loin de nous !
Quand l'affreuſe nouvelle à Paris répandue,
Du fier Stoïcien troubla l'ame éperdue,
Et le fit tomber à genoux !

QUE ne les as-tu vûs, au milieu des allarmes,
Tes Sujets accablés ſous le poids du malheur,
N'ayant, pour exprimer leur extrême douleur,
Que leur abattement, leur ſilence & leurs larmes !

AH ! Qu'un Roi qui préfere au faſte des Vainqueurs,
Le triomphe plus doux, l'honneur plus deſirable,
De vivre, d'habiter, de regner dans les cœurs,

Doit goûter le plaisir pur, tranquile & durable,
De s'entendre appeller LOUIS LE BIEN-AIMÉ;
D'entendre tout un Peuple à sa gloire animé,
S'écrier, sur ce nom à jamais remarquable,
Que ce soit de LOUIS le titre irrévocable!
C'est notre amour qui l'a nommé.

VOUS, qu'Apollon admet au Temple de la Gloire,
C'est à vous qu'appartient le droit de recueillir
Les fleurs dont s'embellit le Char de la Victoire,
Et je les fannerois si j'osois les cueillir.
Sans craindre le sort des Icares,
Il ne sied bien qu'à des Pindares
D'oser chanter LOUIS, armé, victorieux;
C'est pour ce noble emploi qu'Apollon les inspire:
Mais c'est assez pour moi qui célebre l'Empire
D'un Monarque chéri de la Terre & des Cieux,
D'être FRANÇOIS; d'avoir une ame;
Et dans le zèle qui m'enflâme,
Je n'ai dû consulter que mon cœur & mes yeux.

PESSELIER.



LES DECRETS DIVINS,

ODE

AU ROY,

SUR SA CONVALESCENCE.

QUELLES clameurs, quels bruits funestes,
Se font entendre dans les Airs !
Vous pâlissez, Flambeaux Célestes !
Quel coup ébranle l'Univers !
Que vois-je ? Quel sinistre Augure
Consterne toute la Nature,
Et glace le cœur des Humains !
GRAND DIEU ! Ce Monde qui décline,
Touche-t'il donc à sa ruine ?
Va-t'il échaper de Tes Mains !

MON Prince expire ! Eh, je demande,
Dit *Ariste* dans ces momens,
D'où peut naître une horreur si grande,
Au sein de tous les Elémens ?
Clarté, que ne m'es-tu ravie !

Que n'ai-je vû borner ma vie
Avant ce Jour rempli d'effroi !
Que ſous tes Traits elle ſuccombe,
Juſte Ciel ! Ouvre-moi la Tombe,
Et la referme pour mon ROI.

❦

C'ETOIT ſon eſpoir le plus tendre,
Lorſque du céleſte Lambris,
Il voit un Eſprit Saint deſcendre
Sur un Char d'or ſemé de Lys :
Un brillant tiſſu le couronne ;
Sa Robe, dont l'éclat étonne,
De l'Albâtre offre la blancheur.
Dès qu'*Ariſte* reſſent ſa flamme ;
Le Calme regne dans ſon ame,
Et l'allégreſſe dans ſon cœur.

❦

IL s'écrie : O Bonheur extrême !
LOUIS triomphe de la Mort !
J'en croirai, MINISTRE SUPREME,
Votre Préſence & mon Tranſport.
Reçois-en cette illuſtre marque,
Ton zèle ardent pour ton Monarque,
Répond alors cet Eſprit pur,
A mérité dans tes alarmes,
Qu'un Ange, pour ſécher tes larmes,
Des vaſtes Cieux s'ouvrît l'Azur.

Il vit. La Bonté Souveraine
Le rend aux vœux de ſes Sujets ;
Aux ſoupirs d'une Auguſte Reine,
A ſa Famille, à ſes Projets :
Il ſort de la Nuit, il s'éveille ;
La Santé riante & vermeille,
Sur ſon Teint répand ſes appas :
Tel qu'un Aſtre, qui vient d'éclore,
Il brille ; & ſa premiere Aurore
Renaît des Portes du Trépas.

❧❧

Lorsque les Rivieres fécondes,
Variant leur cours fructueux,
Ont enfin déposé leurs Ondes
Dans les Fleuves majeſtueux,
Bien-tôt, d'une vague rapide,
Ces Fleuves, que leur pente guide,
Dans l'Océan portent ces Eaux,
Qui s'y perdent, s'y fertiliſent,
Et de ſon ſein ſe reproduiſent,
Pour s'unir encore à ſes flots.

❧❧

Ainsi nos Légions entieres,
Au Dieu qui forme nos accens,
Préſentoient les humbles Prieres,
Qui ſe mêloient à notre Encens.
Quand ce Grand Dieu qui nous anime,

Du haut de ſon Trône ſublime ;
Regarde Iſrael & ſes maux.
D'une reſpectueuſe crainte,
L'immortelle Cour eſt atteinte ;
Elle entend proférer ces mots :

❧

CE FILS AISNE' de mon Egliſe ;
Après moi, ſon digne Soutien,
Comme ſes Ayeux, s'éterniſe ;
Je ſuis leur Dieu, je ſuis le ſien :
Toujours préſens à ma mémoire,
Leurs vœux intéreſſent ma gloire
Pour leur Rejetton précieux :
Qu'il vive long-temps ſur la Terre ;
Qu'il ſoit dans la Paix, dans la Guerre ;
L'Image du Maître des Cieux.

❧

ALSACE, dès que tu l'appelles
Pour te défendre & te venger,
Les Vents le portent ſur leurs aîles ;
Il vole où régne le Danger :
Mais, au moment que, plein de joie,
Il alloit fondre ſur ſa Proie,
J'arrêtai ſes pas triomphans.
Il le falloit, pour mieux connaître
Un Pere tendre, dans un Maître,
Dans des Sujets, de vrais Enfans.

Après avoir fourni ſa Courſe,
Sous des Soleils purs & ſerains,
A jamais devenu la ſource,
Et l'exemple des Souverains,
Qu'il entre dans mon Héritage,
Dans ces Cieux, où, pour appanage,
Coule un Torrent de Volupté.
Qu'avec vous, ſon ame ſans ceſſe,
Goûte dans une ſainte yvreſſe,
La Gloire & l'Immortalité.

Dieu dit : Les Sacrés Tabernacles
Reſonnent d'un Bruit éclatant :
Pour t'annoncer ces Saints Oracles,
Je quitte l'Olympe à l'inſtant.
Célébre la Toute-Puissance ;
Que ta vive Reconnoiſſance
Eclate en ce Jour ſolemnel.
Les vœux du cœur ſont la Couronne
Que nous mettons au pied du Trône
Où nous adorons l'Eternel.



A ces mots, l'Ange Tutélaire,
Retourne aux Céleſtes Remparts.
Cet heureux Mortel qu'il éclaire,
Sur ſon vol fixe ſes Regards ;
Eblouï de Clartés brillantes,

Il léve ſes Mains vigilantes
Vers ſon Bienfaicteur radieux :
Plus ardent, plus ſenſible encore ;
Son Cœur que le zèle dévore,
S'élance avec lui dans les Cieux.

❧❧

Tels furent, Montagne Sacrée,
Ces Diſciples pleins de ferveur,
Lorſqu'au ſéjour de l'Empirée,
Ils virent monter leur Sauveur.
O Temps de Lumieres, de Graces,
Où de ce Dieu, ſuivant les traces,
Le Monde fut ſanctifié !
Où, de la Paix, de l'Innocence,
Sur les débris de la Licence,
Le Temple fut édifié !

❧❧

Grand Roi, qui produis dans mon âme,
Ces impétueux mouvemens,
Daigne de l'ardeur qui l'enflâme,
Avouer les raviſſemens.
Qui te contemple, & ton Empire,
Se livre entier à ſon délire,
Et ne connoît point d'autre Loi.
Loin d'ici, tout Eſſor vulgaire ;
Il faut franchir l'Humaine Sphére,
Pour s'élever juſques à Toi.

Tanevot.

EPISTRE

AU ROY,

PAR

UN PHILOSOPHE PARISIEN.

JE, Philosophe, ou du moins qui crois l'être;
Loin du fracas, sous un toît retiré,
Entre deux murs, ma porte & ma fenêtre
Etroitement claquemurré;
AU ROY salut, honneur & gloire,
Continuation de meilleure santé,
Paix durable après la Victoire,
Longs jours, succès, prosperité.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on Vous voit operer
Des prodiges de toute espece;
Il seroit trop long de narrer
Tant d'incroyables faits depuis votre jeunesse.
Apprenez seulement, GRAND ROY,
Un miracle par Vous, fait depuis peu sur moi.

LA raison venant avec l'âge,
M'ayant instruit de cette verité

Qu'annonce la bouche du Sage,
Que dans cet Univers tout n'eſt que vanité,
Je voulus dans Paris chercher la ſolitude :
Je pris donc près du Ciel une chambre à l'écart ;
Là, contre les chagrins, les ſoins, l'inquietude,
Qui pour nous aſſieger viennent de toute part,
De ma Philoſophie ayant fait un rempart,
Du ſeul art d'être heureux, je faiſois mon étude.
Contre tous les Mortels fâché par habitude,
Et content de moi par hazard :
Là, dans une indolence extrême,
Ni libertin, ni trop dévot,
Tous les plaiſirs que d'ordinaire on aime,
Ne m'étoient rien, je n'aimois en un mot
Que mon Dieu, mon Prince, & moi-même.
Je dirai plus, ſoit folie ou raiſon,
J'avois la même indifference
Pour tout ce qui pouvoit intereſſer la France ;
Et plus ſtupide qu'un oiſon,
Je n'avois point ſenti mon ame inquietée
Des troubles dont l'Europe eſt encore agitée ;
Je laiſſois tout aller ſon train.
Eh quoi ! me diſois-je à moi-même,
Que m'importe après tout que le Prince Lorrain
Vienne à paſſer ou repaſſer le Rhin ;
LOUIS par ſa Valeur extrême,
Sans doute à ſes fureurs ſçaura bien mettre un frein.
Conduits par un Monarque auſſi vaillant que ſage,
Pouvons-nous donc manquer d'être victorieux ?
Laiſſons-lui les travaux & la gloire en partage,

Et rémettons à son courage,
Les soins & le plaisir de rendre un Peuple heureux.
C'est ainsi que dans mon asile,
Retiré comme dans un fort,
D'un œil & d'un esprit tranquille,
Je défiois les coups du sort.
Je me disois souvent d'une ame satisfaite,
Je ne veux de mes jours sortir de ma retraite :
C'est ici que sans embarras,
Nouveau Caton j'attendrai dans les bras
D'une sécurité profonde,
L'affaissement du ciel & la chute du monde,
Sans m'étonner du bruit, ni craindre les éclats.
Mais enfin j'ai compris qu'il est presque impossible
De tenir à l'abri de tout évenement
Un cœur qui naturellement
Fut formé pour être sensible.

Un murmure confus semant par-tout l'effroi,
Vole de bouche en bouche, & parvient jusqu'à moi.
On m'apprend que MON ROY d'une fatale atteinte
Languit, frappé mortellement,
Que déja de ses yeux la lumiere est éteinte,
Et qu'il touche au dernier moment.
La frayeur à mes sens soudain se communique,
D'un péril si pressant mon cœur est allarmé,
Et je reclame en vain la fermeté Stoïque
Dont mon esprit s'étoit armé.
La terreur, la pitié, le desespoir, la crainte,
Comme d'impétueux torrens

Groffis par les retards d'une longue contrainte,
Se font pour m'accabler cent chemins differens.
Le mal qui pour un temps fufpend fa violence,
Fait mourir tour à tour & renaître l'efpoir ;
Mais Dieu qui de fes mains fufpendoit la balance ;
Enfin, felon nos vœux fignale fon pouvoir.
Par de nouveaux avis la prompte Renommée,
Rend l'efpoir & la joie à la Ville allarmée.
Alors pour la premiere fois
Je connus le plaifir auffi bien que la peine,
Et je compris que fur l'efpece humaine,
Ainfi que la douleur, l'allegreffe a fes droits.
Oubliant donc la promeffe indifcrette,
Qui m'engageoit à n'abandonner pas
Ma philofophique retraite ;
Au devant des couriers je m'avance à grand pas,
J'interroge en courant tout ce qui fe rencontre,
Tout retentit des mots, *Guerifon* & *Santé* ;
Plus furement encor la publique gayeté
Qui fur les vifages fe montre,
M'en confirme la verité.

CHACUN dans les tranfports de fa reconnoiffance,
Court benir du Très-Haut l'efficace puiffance,
Qui fauve du trépas l'Objet de nos defirs ;
On ne refpire plus que joie & que plaifirs.
Moi, qui ne fus pétri que de mélancolie,
Je fens naître en mon cœur de nouveaux fentimens ;
Et prens part aux plaifirs, aux divertiffemens
Qu'invente une aimable folie.

Icì, GRAND ROY, figurez-vous,
De quel air un prétendu Sage,
Dans le joyeux métier des fous,
Doit faire son apprentissage.
Imaginez-vous voir un animal sauvage
Se tremousser, faire éclater sa voix,
Danser, chanter, crier jusqu'à perte d'haleine,
Lui qui rioit deux fois le mois,
Et parloit trois fois la semaine.

VOYEZ-LE contempler l'artifice & les feux;
D'une bouche béante & d'un œil curieux
Suivre la volante fusée,
Lui dont la vûe & la pensée
Se fixoient sur un Astre & lisoient dans les cieux.
Voyez-le rassembler les restes précieux
De sa lampe, helas! presque usée,
Et couper sa chandelle en deux
Pour illuminer sa croisée.
Ce n'est pas tout, car il veut essayer
Malgré Minerve une œuvre de Poëte,
Lui dont la plume & la langue muette
Ne font qu'en Prose à peine bégayer:
Aussi, pardonnez-lui si d'un stile grossier,
Il ose GRAND ROY, vous écrire.
Si faire de bons Vers eût été son métier,
Comme à CONTY d'être Guerrier,
Sur l'héroïque ton il eût monté sa lire.

COMME d'autres, ceux-ci pourront Vous ennuyer,

S'il vous arrive de les lire.
En ce cas, que vos yeux leur soient plus indulgens
Qu'à ceux qui font métier de flatter ou médire,
En fait de Vers, convenez, SIRE,
Qu'il est permis de les faire méchans,
Quand dans l'ardeur qui les inspire,
Le cœur, & non l'esprit, fait écrire les gens.

ENVOY.

LE Messager des Dieux se chargera, je croi,
De Vous faire tenir la présente en main sûre,
Mais d'y mettre mon nom, SIRE, dispensez-moi,
Je n'ose pas, voici pourquoi :
Auprès de Vous n'ayant aucun Emploi,
Ni Titre qui vous prouve & mon zele & ma foi ;
J'en suis si honteux, je vous jure,
Que je me cache & me tiens coi.
Si Vous vouliez pourtant sçavoir par avanture,
Quelle est la timide figure,
Qui se rencoigne ainsi chez soi,
D'obéïr en ce cas je me fais une loi :
Mais daignez envoyer chez l'Auteur du Mercure,
Par le Ministre un seul mot d'écriture,
Avec ce titre sur l'Envoy :
Au Sieur PENSIONNAIRE du ROY,
Je Vous promets d'aller l'y chercher, moy,
Et d'ajoûter chez lui ma signature.

LA NIMPHE DE L'AISNE,

AU ROY.

DES heureux Citoyens qui vivent ſur ces bords,
Ma voix t'offre aujourd'hui le tribut & l'hommage,
GRAND ROY, de leur amour, écoutant le langage,
Daigne en agréer les tranſports;
Témoin de leurs vives allarmes,
Du fond de mes roſeaux j'ai vû couler leurs larmes;
Le pere juſqu'au ciel portoit des vœux ardens;
La mere dans ſes bras ſerroit un fils qu'elle aime,
Et ce fils étonné de ſa douleur extrême
Répondoit par des cris à ſes gémiſſemens.
Vous pleuriez comme nous, vous dont le tendre zele,
En vain d'un Roi mourant rappelloit la chaleur.
Déja . . . mais détournons cette image cruelle,
Elle coute trop à mon cœur.
Portons les yeux ſur un plus doux ſpectacle,
Tu revis, Prince; en ta faveur,
Le ciel vient de faire un miracle,
Il le devoit à notre ardeur.
Oui, tel que le Soleil qui d'un affreux orage
Sort plus brillant, plus radieux,
Et paroît à la terre encor plus précieux,
Lorſqu'il eſt vainqueur du nuage
Qui le déroboit à nos yeux,

Tu renais, Prince, & tout semble renaître;
Je vois autour de moi les plaisirs reparoître;
J'entens mille & mille concerts,
Les feux s'allument; l'airain tonne;
Et la fusée aux yeux d'un peuple qu'elle étonne,
S'éleve, éclate & brille dans les airs;
Par-tout l'allegresse publique,
Par des cris, par des chants; s'explique;
L'un benit ces momens heureux,
Qui rassurent son cœur, qui rendent à ses vœux
Son Roi, son Protecteur, son Pere:
L'autre pour toi demande, espere
Un nouvel ordre de beaux jours,
Et conjure les Cieux dans son ardeur sincere,
Même aux dépens des siens, d'en prolonger le cours.
O vous, Conquerans redoutables,
Premiers Monarques des François,
Vous dont on garde ici les cendres respectables,
Eveillez-vous un moment à ma voix,
Soyez témoins & jaloux de l'hommage
Qu'offre à LOUIS tout un peuple charmé;
De ce Prince apprenez quel est l'heureux partagé,
Il regne sur les cœurs, il vit pour être aimé;
Sçachez que comme vous ce Roi chérit la gloire;
Que couronné par la Victoire,
Par notre amour, par ses Vertus,
Il doit trouver sa place au Temple de Memoire,
A côté des Césars, au dessus des Titus.

DE ROYAUCOURT.

ODE.

L'AMOUR DES FRANÇOIS POUR LEUR ROY.

ENVAIN le Demon de la Guerre,
Des deux Mers aux rives du Rhin
S'élance, & fait trembler la Terre
Du bruit de cent foudres d'airain.
Envain l'Europe conjurée,
Et de sa puissance enivrée,
FRANCE, conspire contre toi :
Tu vois ses projets sans allarmes,
Ton peuple a d'invincibles armes,
Dans l'amour qu'il sent pour son Roi.

LOUIS parle, à sa voix puissante
La FRANCE enfante des Soldats.
Déja leur troupe menaçante,
Décide du sort des Etats.
Leurs Enseignes victorieuses
Couvrent les Montagnes fameuses
Dont le Piedmont fait son appui.
CONTY les mene à la Victoire
Les Alpes témoins de sa gloire,
Semblent s'abaisser devant lui.

LONDRES, cette Rivale altière
De la ſplendeur du Nom François,
Si libre autrefois & ſi fière,
Eſclave aujourd'hui de ſes Rois:
En deux Factions diviſée,
Et de finances épuiſée,
Se trouble à l'aſpect du danger:
Et chez le tranquille Batave,
Contre l'Ennemi qu'elle brave,
Mandie un ſecours étranger.

LOUIS qui voit gronder l'orage,
S'avance au devant de ſes coups:
Waſnaer envain ſur ſon paſſage,
Tâche d'appaiſer ſon couroux.
De la Lys il franchit la rive,
D'une ſoumiſſion tardive
Sa fierté n'entend plus la voix.
Il marche, il combat en perſonne;
La terre s'ouvre, l'airain tonne,
Ypres, Menin ſont ſous ſes Loix.

GRAND ROY! quel nouveau Champ de gloire
A ta valeur vient de s'ouvrir?
Sortant des bras de la Victoire,
Au péril je te vois courir.
Du Rhin qui bornoit ſa carrière,

Charles a franchi la barrière,
L'Alſace implore ton ſecours :
Maurice étendra tes Conquêtes,
Pour toi d'autres Palmes ſont prêtes
Aux Champs des Germains où tu cours.

DEJA dans ſa marche rapide,
Suivi de ſes braves Soldats :
LOUIS d'un viſage intrépide,
Médite de nouveaux combats :
Son ame n'eſt point affamée
De la frivole renommée
Dont s'enivrent les Conquérans :
L'intérêt de l'Etat l'anime,
Il voit ſon Peuple qu'on opprime,
Il court foudroyer les Tirans.

QU'ENTENS-JE ? quels accens funèbres,
Viennent ſemer ici l'effroi ?
La Mort ſort du ſein des ténèbres,
Son bras eſt levé ſur mon Roi.
Toute la FRANCE conſternée,
Aux piés des Autels proſternée,
S'offre en holocauſte pour lui.
Dieu juſte ! appaiſe ta colère,
L'Etat te redemande un Père,
Veux-tu lui ravir ſon appui.

Ce Prince, objet de tant d'allarmes;
Tranquille ſur ſon propre ſort,
Ne paroît émû que des larmes
D'un Peuple qui pleure ſa mort,
Si dans ces fatales journées,
Il demande à Dieu des années,
C'eſt pour rendre heureux ſes Sujets.
Soumis à la main qui le frappe,
Nul murmure à ce Roi n'échappe,
Héros, Chrétien; il meurt en paix.

❧

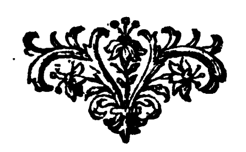
Mais le Ciel appaiſe ſon ire,
LOUIS à nos vœux eſt rendu:
L'Ange exterminateur retire
Le bras ſur ſa tête étendu.
La Mort en frémit & s'envole,
Le Tout-Puiſſant d'une parole
L'arrache du ſein du trépas.
Charles, par nos chants d'allégreſſe,
Apprend le Miracle, & s'empreſſe
D'éviter l'effort de ſon bras.

❧

Tu renais, ta Maiſon Auguſte,
Recouvre un Chef, la France un Roi:
Sois toûjours Grand, ſois toûjours juſte,
LOUIS, tous les cœurs ſont à toi.
Et vous Nations conjurées,

De vos Ligues deſeſpérées ,
Abandonnez les vains projets :
Le Ciel vient de nous rendre un Maître,
La FRANCE avec lui va renaître ;
Tremblez , demandez-lui la Paix.

DE LA FAUTRIERE.



NOUVELLE EPISTRE AU ROY,

PRESENTÉE A SA MAJESTÉ au Camp devant Fribourg, le premier Novembre 1744.

Roi nécessaire au Monde, où portez-vous vos pas ?
De la Fiévre échapé, vous courez aux Combats.
Vous volez à *Fribourg*. En vain la *Peironie*
Vous disoit : Arrêtez, ménagez votre vie,
Il vous faut du régime, & non des soins guerriers ;
Un Héros peut dormir couronné de Lauriers.
Le zéle a beau parler, vous n'avez pû le croire.
Rebelle aux Médecins, & fidéle à la gloire,
Vous bravez l'Ennemi, les Assauts, les Saisons,
Le poids de la fatigue, & les feux des Canons :
Tout l'Etat en frémit, & craint votre courage ;
Vos Ennemis, Grand Roi, le craignent davantage.
Ah ; n'effrayez que *Vienne*, & rassurez *Paris !*
Rendez, rendez la joie à vos Peuples chéris ;
Rendez-nous ce Héros qu'on admire & qu'on aime.

Un Sage nous a dit, que le seul bien suprême,
Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'Homme, est de toucher un cœur :
Si ce Sage eût raison ; si la Philosophie

Plaça dans l'Amitié le charme de la Vie,
Quel est donc, Justes Dieux ! le destin d'un bon Roi,
Qui dit, sans se flatter, Tous les cœurs sont à moi ?
A cet Empire heureux qu'il est beau de prétendre !
Vous, qui le possédez, venez, daignez entendre,
Des Bornes de l'*Alsace* aux Remparts de Paris,
Ce cri que l'Amour seul forme de tant de cris ;
Accourez, contemplez ce Peuple dans la joie,
Bénissant le Héros que le Ciel lui renvoie :
Ne le voyez-vous pas tout ce Peuple à genoux ?
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous ?
Tous ces cœurs enflammés volant sur notre bouche ?
C'est là le vrai triomphe, & le seul qui vous touche.

CENT Rois au Capitole en Esclaves traînés,
Leurs Villes, leurs Trésors, & leurs Dieux enchaînés,
Ces Chars étincelans, ces Prêtres, cette Armée,
Ce Sénat insultant à la Terre opprimée,
Ces Vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étoient ceux de l'Orgueil :
Le vôtre est de l'Amour, & la gloire en est pure.
Un jour les effaçoit, le vôtre à jamais dure :
Ils effrayoient le Monde, & vous le rassûrez.
Vous, l'image des Dieux sur la Terre adorez ;
Vous, que dans l'Age d'Or elle eût choisi pour Maître,
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître.
Que la Paix florissante embellisse leur cours.
Mars fait des jours brillans, la Paix fait de beaux jours,
Qu'elle vole à la voix du Vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

VOLTAIRE.

LES ROIS.

ODE.

TOI qui vis tomber les colonnes
Des Etats les plus floriſſans ;
Toi qui vis briſer les Couronnes
Des Souverains les plus puiſſans ;
O Terre ! ô feconde Cybelle,
Tu caches dans ton ſein fidelle
Les faſtes des ſiécles divers :
Ouvre à ma Muſe qui t'appelle,
Les Archives de l'Univers.



MONTRE-MOI ſous leurs Pyramides
Ces Rois dans la tombe ignorés.
Ces Rois faſtueux & timides
Jadis ſur le Trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une Aurore ;
Envain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil :
Le Temps à chaque inſtant dévore
Les monumens de leur Orgueil.

TU vis ſortir de tes entrailles
Ces Héros tyrans des humains,
Dont le Dieu ſanglant des batailles
Armoit les ſacriléges mains :
Que les émules d'Alexandre
Bravent ſur des Palais en cendre
Et la Fortune & ſes revers ;
Bientôt tu les verras deſcendre
Dans les Tombeaux qu'ils ont ouverts.



JE ſai qu'Achille, que Therſite
Etoient ſoumis au même ſort ;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténèbres de la Mort ;
Mais l'Iſle infame de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan,
Et la Terre encore éplorée
Encenſe l'Urne de Trajan.



PRINCES dont la cendre repoſe
Au pied des plus riches Autels,
Souvent malgré l'Apotheoſe
Vous êtes l'horreur des mortels ;
Envain dans nos Palais nourrie
La folle & baſſe Flaterie
Chante vos hymnes en tout lieu :
Le Temps détruit l'idolatrie,
Et briſe l'Autel & le Dieu.

ROIS, laiſſez aux Peuples ſauvages
Le droit injuſte du plus fort ;
La crainte arrache nos hommages,
L'amour les obtient ſans effort :
Serrez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret ſe plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos ſoins que borne le Devoir.

❧

DANS vos Serrails impénétrables,
Sultans, eſclaves couronnés,
Vous trainez des jours déplorables,
Des jours de trouble environnés :
Pour rendre la terre féconde
Le Soleil ſort du ſein de l'onde,
Et s'ouvre un chemin vers les Cieux :
O Rois, rendez heureux le monde,
En vous offrant à tous les yeux.

❧

VOYEZ ſur les bords de la Seine
Ce Prince, l'amour des Français ;
La Victoire qui le ramene,
Annonce à grands cris nos ſuccès :
Son Peuple l'entoure & le preſſe ;
Le zéle ſe change en yvreſſe ;
On aime, on adore ſes loix :
Excès d'une juſte tendreſſe,
Qui fait le bonheur des grands Rois !

Ne craignons pas que sa mémoire
Se perde dans l'ombre du Temps,
Ni que le grand jour de l'Histoire
Ternisse ses faits éclatants :
Minerve le suit à la guerre,
Thémis gouverne son tonnerre ;
Il n'est armé que pour la paix,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.



On dira : Quel Dieu favorable
Accorda LOUIS aux humains ?
Son amitié ferme & durable
Soutint le trône des Romains ;
Dans son tribunal despotique,
Jamais la liberté publique
N'expira sous l'autorité ;
Les ressorts de sa politique
Furent les loix de l'équité.

Né sur le Trône, il fut sensible ;
Juge, il ressentit la pitié ;
Souverain, il fut accessible ;
Monarque, il connut l'amitié :
Que sa justice & son courage,
Que son nom beni d'âge en âge
Des siécles percent le cahos :
Qu'il soit le modéle du sage :
Qu'il soit l'exemple des héros.

SANS avoir le pinçeau d'Appelle ;
Disciple de la vérité,
J'ébauche le portrait fidelle
Que peindra la postérité.
Grand Roi, que la France applaudisse
Aux Vers de ma Muse novice,
Il est pour eux un prix plus doux ;
Vous pouvez d'un regard propice,
Les rendre immortels comme vous.

DE BERNIS.



LE DORMEUR.

POUR un Dormeur, l'insupportable chose
Que des Exploits, des Victoires sans fin ;
Qu'un Roi qui fait tout ce qu'il se propose.
C'étoit d'abord *Ypres*, *Furnes*, *Menin*.
Puis *Montalban*, *Démont*, *Château-Dauphin* ;
Aujourd'hui c'est *Fribourg*. Au diable qui repose,
Quand LOUIS a les Armes à la main.

LA Bastille & les Invalides,
De tels Lauriers toujours avides,
Braquant leur Airain triomphal,
Pour mieux honorer la Conquête,
Se font un devoir capital,
Dans les bras du Sommeil, de vous fendre la tête.

JE m'éveille en sursaut, je jure, je tempête :
C'est encor, me dit-on, des Ennemis à bas.
Alors je me tapis, & j'enrage tout bas,
Non de nos Ennemis bien assommés sans doute,
Mais de mes Pavots en déroute,
Dont je ne saurois trop gémir.

C'EN est fait, je perds patience.
LOUIS veut vaincre, & moi, je veux dormir.
Il me faut donc ailleurs fixer ma résidence,

Et fuir dans un Climat lointain.
Oui, je me léve, & pars soudain :
Je vais chercher au bout du monde
Quelqu'azile, où, sans embarras,
Je puisse enfin goûter, entre deux draps,
Une tranquillité profonde ;
Où, toujours à l'abri des Boëtes, du Canon,
Et laissant à LOUIS signaler son courage,
Je n'entende jamais, dans ma nouvelle Plage,
De bruit, que celui de son nom.

TANEVOT.



AU ROY

ENTRANT A PARIS

A SON RETOUR DE METZ.

La Ville parle.

L'ARDEUR de mes desirs n'aura donc plus besoin
De ces * Courriers si lents, attendus de si loin.
Il arrive ; il approche, & je le vois paraître :
Oüi, c'est à ses genoux que je parle à mon Maître.
Ah ! que tu m'as coûté de soupirs & de pleurs !

PARDONNE au souvenir de mes longues douleurs,
Si tu vois dans un jour pour moi si pleins de charmes,
Mes yeux encor mouillés par un reste de larmes :
Quoiqu'une vive joie eût arrêté leur cours,
Quoique tranquille enfin, je soupirois toujours.
Non, toute ma vigueur ne m'étoit point rendue ;
Mais tes heureux rayons qui brillent à ma vûe,
Font tout-à-coup sur moi ce que fait le Printems
Sur un champ que l'hyver a désolé long-tems.

JE t'aimois, tu le sçais, dès ta plus tendre enfance ;
Tu me récompensois de ma persévérance

* On avoit établi entre Paris & Metz une chaîne de Courriers pour satisfaire, autant qu'il étoit possible, un peuple impatient d'apprendre des nouvelles de la santé du Roi.

Lorſque j'ai cru te perdre. Hélas ! qu'un bien perdu
Devient plus cher encor quand il nous eſt rendu !
Je te revois : que dis-je ? à mon impatience
Tu reviens par tendreſſe accorder ta préſence :
Dans mes murs c'eſt l'amour qui ramene mon Roi,
Ah ! de tant de Cités la reine c'eſt donc moi.
La Ville qu'il cherit, oüi, j'ai droit de le croire,
C'eſt moi. Contemplez tous celui qui fait ma gloire ;
Accourez, Citoyens...... mais ils vont l'entourer ;
Juſques à ſon Palais pourra-t'il pénétrer ?

O MON ROI, cette foule eſt ta Cour la plus belle :
Et quelle ambition, quel intérêt l'appelle ?
De graces, de fortune, a-t'elle quelque eſpoir ?
Elle n'attend de Toi que le bien de te voir.
Goûte, en perçant ces flots, le plaiſir véritable.
Ta garde n'eſt ici qu'un cortége honorable,
Pompe que ta grandeur doit toujours t'attacher ;
Mais l'amour eſt ta garde, & tu ne peux marcher
Qu'environné des cœurs d'un Peuple qui t'adore,
Dont le bonheur t'occupe, & t'occupoit encore,
Dans quel inſtant ? la mort te prenoit dans ſes bras,
Et tu diſois à Dieu, * *Ne me laiſſe ici bas*
Qu'autant qu'à mes Sujets mes jours ſeront utiles.
Tu le diſois, levant au Ciel des yeux tranquilles.
Dans ce moment, ce Dieu s'attendriſſant pour nous,
Voulut nous épargner. Hélas ! que ſon courroux,

* Paroles que M. l'Evêque de Soiſſons, premier aumônier, nous a conſervées *comme dépoſitaire*, nous dit-il, dans ſon Mandement pour le *TE DEUM* ſur la Convaleſcence du Roi.

Si par ce coup terrible il eût puni nos crimes,
Sur une seule tête eût frappé de victimes!

Le Ciel connoît pour nous ta tendresse & tes soins,
Et s'il veut mesurer ta vie à nos besoins,
Qu'ils dureront ces jours dont les nôtres dépendent!
Viens éclairer enfin nos Fêtes qui t'attendent,
Et qui vont préceder celle de l'heureux jour,
Où ce Fils qui partage avec Toi tant d'amour,
Doit attacher aux noeuds d'un auguste Hymenée
Ta joie & son bonheur, & notre destinée.
Que des Fêtes de Paix y puissent succeder.
Mais hélas! est-ce à Toi qu'il faut les demander!
En vain des Conquérans te montrant la carriere,
La Victoire t'y suit, & t'ouvre la barriere:
En vain déja ton nom porte par tout l'effroi,
Et d'orgueilleux remparts s'écroulent devant Toi.
Quand tes braves guerriers, prodigues de leur vie,
Courent verser leur sang, ton ame est attendrie.
C'est à Toi qu'il est cher, & le moins précieux,
Lorsqu'il coule, est le sang de ton Peuple à tes yeux.

Grand Roi, tu fermeras les portes de la Guerre,
Le Ciel qui nous protége en Toi, veut qu'à la terre,
Par ses heureux exploits & ses douces vertus,
Louis le Bien-Aimé rende Auguste & Titus.
Prince, tout se conforme à l'exemple du Maître:
La bonté, la douceur parmi nous vont renaître:
Nos moeurs pures feront notre félicité:
On y verra briller la candeur, l'équité,

L'amour & le respect qu'on doit à la Puissance.
Ah! servir ce qu'on aime, est-ce une obéissance?
Sous un Roi citoyen, tout citoyen est Roi.

Que ce lien si rare entre le Peuple & Toi,
A nos voisins jaloux rend ton regne admirable!
Et qu'à tes ennemis tu deviens redoutable!
Quels secours pourront-ils t'opposer aujourd'hui?
Est-ce dans leurs trésors qu'ils mettront leur appui?
Qu'ils connoissent les tiens. Nous t'aimons, tu nous aimes:
Du Pere & des Enfans les trésors sont les mêmes.
De nouveaux vagabonds à grands frais appellés
Pour soldats contre Toi seront-ils rassemblés?
Repose-Toi sur ceux que tant d'ardeur dévore.
Ou, si la foudre en main, tu veux partir encore,
Pour marcher avec Toi, nous serons tous soldats.
Souverain de nos cœurs, dispose de nos bras.

Pour répeter ces mots combien de voix s'élevent!
Quels transports! Je m'arrête, & tes Peuples achevent.

Racine.



AU ROY
A SON RETOUR
DE L'ARME'E.

QUAND le Soleil, ame de la Nature,
Au Monde, en s'éclipſant, dérobe ſa clarté ;
Tout s'attriſte & languit dans une nuit obſcure,
Tout eſt ſans vie & ſans beauté.
Qu'il reparoiſſe & brille ſans nuage ;
A ſes premiers regards tout revit ſous les Cieux,
Et pour chanter ſon retour glorieux,
Tout a ſa voix & ſon langage.

LE doux ramage des Oiſeaux
Des tranquilles forêts interrompt le ſilence ;
Sur le gazon fleuri bondiſſent les troupeaux ;
Le Poiſſon même qui s'élance,
Se plaît ſur la face des eaux.

LOUIS, à ce tableau tu reconnois la France ;
Dans ſon ſein, Aſtre bienfaiſant,
Ton Eclipſe a ſemé le deuil & les allarmes ;
Mais ſur ſon horiſon tu parois renaiſſant :
Ce n'eſt plus qu'à la joie à répandre des larmes.

D'un Peuple autour de toi quel immense concours?
Il te voit, s'attendrit, & veut te voir encore;
Le jour qu'il te retrouve, est le plus beau des jours;
Pour le prolonger dans son cours,
Il embellit la nuit des clartés de l'Aurore;
Tout s'anime, tout se décore:
Ici de mille voix s'élevent les concerts;
Là le salpêtre ardent qui s'exhale en éclairs,
Brille, serpente, éclate, & par ses jeux rapides;
Ton nom qu'il fait éclore à nos regards avides,
Ainsi que dans les cœurs, est écrit dans les airs.

GRAND ROI, cet hommage si tendre,
Que le zéle François brûle de t'exprimer,
Pourroit-il ne pas te charmer?
Il est si doux de te le rendre!
Il est si doux d'élever jusqu'aux Cieux
Un Roi que ses périls suivis de la Victoire,
Nous rendent aussi cher, qu'il est grand à nos yeux!
Sensible à la solide gloire,
Sensible à nos transports, aplaudis à nos Vœux:
Assez d'exploits brillans assurent ta mémoire;
Mais ton amour pour nous, tracé dans ton histoire,
Fera douter chez nos Neveux,
Qui du Prince ou du Peuple étoit le plus heureux.

Le P. R. de l'Oratoire.

EPISTRE AU ROY, SUR SON RETOUR A PARIS.

J'Allois chanter, Grand Roi, le courage intrépide
Qui te faiſant marcher ſur les traces d'Alcide,
Te força d'immoler ton amour pour la Paix
A l'honneur de ton Sang, au bien de tes Sujets ;
J'allois dire comment une Reine trop fiére
Oſa juſques à toi lever ſa tête altiére,
Et voulut follement inonder tes Etats
De brigands affamés, de farouches Soldats ;
Mais Phébus m'arrêtant dans ma noble carriere,
Me fit par ſes diſcours regagner la barriere.
„ Où t'emporte (dit-il) un imprudent orgueil ?
„ Un fragile Vaiſſeau doit-il braver l'écueil ?
„ Enyvré des attraits que t'offre la Victoire,
„ Penſes-tu dans ta courſe acquérir quelque gloire ?
„ Vois combien de Rivaux ſur l'arène étendus
„ Gémiſſent de l'Erreur qui les a confondus,
„ Ils croyoient, comme toi, ſignaler leur courage,
„ De leur témerité la honte eſt le partage,
„ Ce n'eſt pas que je veuille éteindre cette ardeur
„ Dont moi-même chez toi j'excitai la chaleur,
„ J'approuve tes tranſports, mais règles-en l'yvreſſe
„ Sur mes ſages conſeils, ſur ta propre foibleſſe,

„ Ôse jusqu'à LOUIS faire entendre ta voix ;
„ Mais chante ton Amour, & non pas ses Exploits.
Il dit : Et me frapant aussitôt de sa Lyre
Il me laisse en fuyant honteux de mon délire ;
De ce divin Mentor je veux suivre l'avis,
Je sens ma voix s'éteindre au seul nom de LOUIS.
Mais bientôt ta bonté, Grand Prince, me rassure.
L'offrande de nos cœurs est pour toi la plus pure,
Tu n'en veux qu'à ce prix, que ce prix t'est bien dû!
Le Batave indécis, le Hongrois confondu,
L'Anglois presque défait par ses propres allarmes ;
Voilà, voilà le fruit de tes premieres armes.
Il ne te reste plus qu'à recueillir en paix
Les vœux de tes Enfans, l'amour de tes Sujets ;
C'est assez exposer une si chere Tête :
Quel effroi nous causa ta premiere Conquête!
Entouré de la Mort, tu voulus la braver
Jusqu'aux pieds des Remparts qu'on te vit observer ;
Plus tu te signalois, moins nous étions tranquiles ;
LOUIS, ta sûreté nous vaut toutes les Villes.
Juges de quelle horreur ton Peuple fut atteint
Lorsqu'au lit du trépas la Parque te retint :
Mais ne rappellons point de si vives allarmes,
L'inhumaine Atropos a respecté nos larmes :
Reviens, Prince adoré, reviens dans tes Etats,
Ton courage a passé dans l'ame des Soldats ;
Sans toi nous les verrons, dans nos ardeurs guerrieres,
Chez nos fiers Ennemis reculer nos Barrieres.
Tu viens remplir nos Vœux, Paris te voit enfin ;
Accourez, jouissez d'un si charmant destin ;

Trop heureux Habitans des rives de la Seine,
Revoyez votre Roi, son amour le ramène.
Peuple, votre plaisir vous arrache des pleurs,
Ah ! vous l'attendrissez, & s'il lit dans vos cœurs
C'est pour en partager les transports & l'yvresse;
Non, LOUIS ne veut pas vous céder en tendresse:
Peut-il ne pas aimer ceux qu'il va rendre heureux ?
O Romains ! si jaloux d'un triomphe pompeux,
LOUIS fait peu de cas de ces vains étalages
D'Ennemis enchaînés, de butin & d'Otages,
Ses Sujets, ses Vertus environnent son Char :
O Romains ! est-ce ainsi que triompha César ?
Le Carnage, la Mort; l'Ambition, l'Envie,
Et les maux dont toujours l'Avarice est suivie,
Du Vainqueur de Pompée étoient l'affreuse Cour.
Ici c'est la Valeur, l'Humanité, l'Amour;
LOUIS rejette au loin une vanité folle,
Il règne dans nos cœurs, voilà son Capitole.
C'est-là du Roi des Rois qu'il fléchit le couroux,
De semblables Autels Dieu fut toujours jaloux :
Il écoute, il protége un Monarque aussi tendre,
Qui du sein de son Peuple à lui se fait entendre.
Prince auguste, jouïs de ta prospérité,
Le Ciel, le juste Ciel la doit à ta bonté;
Tu n'envias jamais cette funeste Gloire,
Qui courant à grands pas de Victoire en Victoire,
Et se faisant par tout de nouveaux Ennemis.
Voudroit voir à ses Loix tout l'Univers soumis;
Tu veux donner la Paix même aux Champs de Bellone;
Triste nécessité ! c'est la Mort qui la donne.

Il fallut malgré toi l'acheter à ce prix ;
Tu parles, & bientôt à tes yeux attendris
D'affreux ruisseaux de sang ont sillonné la terre.
Poursuis, reçois la Paix des horreurs de la Guerre ;
Mais déja je la vois, cette Divinité,
Rechercher les regards d'un Roi qu'elle a quitté ;
Elle ose se flatter qu'au bonheur de la France
Tu voudras immoler les droits de ta vengeance :
Qu'elle te connoît bien ! tu brûles de la voir,
Tes soins furent toujours de combler notre espoir.

O LOUIS ! ô mon Roi ! si ma voix peu fidéle
Ne t'a pas d'un Sujet assez marqué le zèle,
Si j'ai peint mon amour par de trop foibles traits,
Ne reconnois mon cœur qu'à tes propres bienfaits.

BRET.



LE RETOUR DU ROY A PARIS.

LE DIEU DE LA SEINE, LUTÉCIE.

LUTÉCIE.

QUE vois-je ? Quelle attente inquiéte, incertaine
De mon peuple innombrable excite le concours ?
J'entens frémir les flots, & le Dieu de la Seine
Vers moi précipite son cours.

LE DIEU DE LA SEINE.

O Reine des cités, le Ciel te le raméne,
Ce Maître, ce Héros, qui seul fait tes beaux jours.

LUTÉCIE.

Qu'il m'a couté de pleurs ! Tu partageois ma peine ;
La Renommée, ou lente, ou suspecte à mes yeux,
Laissoit languir l'espoir sous des craintes nouvelles,
Quand mon amour ingénieux
Sçut lui donner encor des aîles.

Cette Piéce a été mise en Musique par Messieurs Rebel & Francœur, & chantée devant le ROY à l'Hôtel de Ville.

LE DIEU DE LA SEINE.

D'un cruel ſouvenir effaçons les horreurs.

La ſeule allégreſſe
Doit à la tendreſſe
Prêter ſes couleurs :
Qu'on juge par elles
Des frayeurs mortelles,
Qui troubloient nos cœurs.

LUTE'CIE.

Que la nuit étincelle
Des feux les plus beaux ;
Que la terre, à l'envi de la voûte immortelle,
Eléve des aſtres nouveaux.

ENSEMBLE

LE DIEU DE LA SEINE, & LUTE'CIE.

Que tes remparts, que tes rivages,
Que tout ſe ranime aujourd'hui,
Qu'à nos regards charmés tout offre ſes images ;
Que ce brillant ſejour ſoit un temple pour lui.

LE DIEU DE LA SEINE.

J'ai ſçu juſqu'aux deux mers publier ſes conquêtes ;
Je vais les étonner de l'éclat de ſes Fêtes.

LUTÉCIE.

Dis que LOUIS est de retour ;
A l'Univers c'est faire entendre
Ce que font ressentir de plus vif, de plus tendre ;
La reconnoissance & l'amour.

LE DIEU DE LA SEINE.

Les périls, les succès, le retour & l'absence
Servent à mettre tour à tour,
Nos transports dans un nouveau jour.

LUTÉCIE.

Augmentent-ils leur violence ?

Non, dans le tribut que l'on rend
A l'auguste Objet qu'on aime ;
Le langage est différent,
Mais le cœur est toujours le même.

LE DIEU DE LA SEINE.

Eh ! N'est-ce pas dans ton sein, sous tes yeux
Qu'on a vu croître son enfance ?

LUTÉCIE.

Ses bienfaits m'ont rendu ses jours plus précieux ;
Il est l'astre dont l'influence
Fait voguer mon vaisseau toujours en assurance.

LE DIEU DE LA SEINE.

Docile aux soins de ce Heros
J'apporte dans tes murs les dons qu'il te prépare :
A ton bonheur il asservit mes flots.

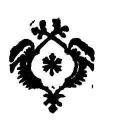
LUTE'CIE.

Combien de fois a-t'il, malgré l'effort barbare
Et de l'onde rebelle, & de la terre avare,
Ramené l'abondance & fixé mon repos.

ENSEMBLE.

Vous, que sous d'autres cieux les destins ont fait naître,
Peuples, de mon bonheur étonnés & jaloux,
Venez, volez, accourez tous :
Non, de tous mes trésors n'enviez que le Maître
Que les Dieux ont formé pour nous.

ROY.



ODE.

LES CONQUÊTES DU ROY.

QUELLE Divinité barbare
S'offre à mes yeux épouvantés !
Deux Glaives forgés au Tartare
Arment ses bras ensanglantés ;
Des Serpens forment sa Couronne ;
L'ombre du trépas l'environne :
Le Tonnerre gronde à l'entour ;
Les inexorables Furies,
Les Gorgones de sang nourries
Composent son horrible Cour.

SUIVI de la noire Cohorte,
Le Monstre, vengeur de nos droits,
Va frapper à l'auguste Porte
Du plus pacifique des Rois :
Ouvre, dit-il, je suis la GUERRE :
C'est moi qui viens punir la Terre
De l'injure faite à ton rang ;
Reçoi de ma main cette Epée,
Aux Infernales Eaux trempée,
Et qui va l'être dans le sang.

Je sçai que mon pouvoir suprême
Ne fut jamais l'appui du tien ;
Que l'éclat de ton Diadême
A la clémence pour soutien :
Mais, sur des Rivaux mercénaires,
Yvres d'exploits imaginaires,
C'est assez verser de bienfaits :
L'Ennemi que ta vertu blesse,
Taxeroit enfin de foiblesse
La juste horreur de mes forfaits.

Ainsi sa valeur endormie
Du plus bouillant de mes Guerriers
Dans les bras de Déïdamie
Préféroit le Myrte aux Lauriers ;
Je rompis ce fatal silence ;
Au néant de son indolence
J'arrachai ce jeune Lion :
Il brisa sa lâche barriere ;
Et s'élançant dans la carriere
Me suivit aux pieds d'Ilion.

C'est là que, par sa main terrible,
J'abaissai le front sourcilleux
De ces Remparts qu'un Siége horrible
Rendoit encor plus orgueilleux :
Je vis cette superbe Troye

Tomber & devenir la proye
Des Grecs à ſa perte animés :
Les morts, les débris, les ravages
Aſſouvirent ſur ces rivages
Mes yeux de carnage affamés.

❦

LOUIS, d'auſſi belles conquêtes
Seront le prix de ta valeur ;
Quand ton ſein parmi les tempêtes
S'embraſera de ma châleur.
Titus, que tu pris pour modéle,
A ſuivre mes drapeaux fidéle ;
Reſſentit ces brûlans tranſports :
De ſa vertu mâle & ſublime,
La cendre éparſe de Solime
Conſacra les nobles efforts.

❦

TES Peres ſouverains arbitres
Des querelles des Potentats,
Ne t'ont, eux-mêmes, qu'à ces titres,
Tranſmis de ſi vaſtes Etats :
Ce n'eſt qu'en marchant ſur la trace
Du Dieu conquérant de la Thrace,
Que leurs pas ſe ſont anoblis :
Au haut du temple de la gloire,
Sans les aîles de la victoire,
Ils n'euſſent point porté tes Lis.

Il dit : & le Héros surmonte
L'amour de son cœur pour la paix :
Sur le Char de la Guerre il monte,
Couvert de nuages épais :
Un noir tourbillon les enléve ;
Envain l'astre du jour se léve,
Le Ciel voit pâlir ses couleurs ;
Et de la Nature attristée,
Du Monstre l'haleine empestée
Desséche les fruits & les fleurs.

LOUIS apperçoit dans sa course
Ces vieux Guerriers, maîtres du sort,
Avides de tarir la source
D'un sang respecté par la mort :
Ce sang dans leurs veines bouillone ;
De leur Prince, aux Champs de Bellone,
Ils brûlent de suivre les pas ;
Dans ses yeux leur ame ravie
Puisant une nouvelle vie,
Ne respire que le trépas.

Quand, déployant toutes leurs rages,
Les Enfans du Nord déchaînés
Sement la nuit & les orages
Au sein des Vallons consternés :
La Bergere pâle & tremblante ;

Rassemblant la troupe bêlante
Des Agneaux commis à sa foi,
Les raméne de la Prairie ;
Et court, loin des vents en furie,
Cacher son trouble & leur effroi.

❦

Tel, à l'approche redoutable
Du Spectre évoqué de l'Enfer,
Et de la nüe épouvantable
Qui porte & la flamme & le fer :
L'Ennemi que poursuit la foudre,
Sous ses pieds fait voler la poudre ;
Et l'on ne voit de toutes parts
Que vils esclaves de la crainte,
Se précipiter dans l'enceinte
De leurs inutiles remparts.

❦

Suspendant son destin tragique
A l'abri des retranchemens,
Vainement le Lion Belgique
Remplit l'air de rugissemens :
Vainement sa gueule enflammée
Vomit le sang & la fumée ;
Effrayé de nos appareils,
Il hésite, il tremble, il recule :
Dans LOUIS il croit voir Hercule,
Le Destructeur de ses pareils.

ARMÉ de la terrible Lance
Que la Guerre mit dans sa main,
Le Héros s'approche & s'élance
A travers cent foudres d'airain :
Le bruit, l'horreur, les eaux, la flamme ;
Rien n'épouvante sa grande ame ;
Ses Soldats en sont éblouis :
Bellone elle-même l'admire,
Orgueilleuse que son Empire
Ait un Guerrier tel que LOUIS.

COURAGE, mon Fils, lui dit-elle ;
Combats, triomphe sous mes yeux ;
Entre dans la route immortelle
Où j'ai vû voler tes Ayeux :
Long-tems j'ai pleuré sur leurs cendres :
Tu me rends tous ces Alexandres,
C'en est assez pour mes Autels :
Ta Tête de Lauriers couverte
Va me consoler de la perte
De tes Ancêtres immortels.

MAIS, tandis que ma voix rapide
T'arrête au milieu des hasards,
Quel est ce Guerrier intrépide
Qui brave les horreurs de Mars ?
Mes yeux peuvent-ils méconnaître

L'Auguste sang qui le fit naître?
C'est le tien; c'est le sang des Dieux:
CLERMONT tonne, le Ciel s'embrase;
La Foudre gronde, tombe, écrase
L'antre du Lion furieux.

DE MENIN, l'animal farouche
S'enfuit à pas impétueux;
Et va du malheur qui le touche
Glacer ses vengeurs fastueux:
Dans sa fureur il mord leurs armes;
De cent Villes, par ses allarmes,
Il ébranle le fondement:
Et jusqu'aux Marais de Bruxelles
Il fait voler les étincelles
De ce premier embrasement.

COMME un Rocher, qui d'Amphitrite
Ose briser les flots amers:
Thétis, que son orgueil irrite,
Attaque ce Tyran des Mers.
Avec elle d'intelligence,
Les vents secondant sa vengeance,
En font le jouet de leurs coups:
Bien-tôt il chancelle, il s'écroule,
Avec fracas le Rocher roule
Au sein de Neptune en courroux.

NON moins sublime, non moins ferme,
Par ses Boulevards redoutés,
YPRES prétendoit mettre un terme
Au cours de nos prosperités :
Le Vainqueur de MENIN s'avance ;
Le Soldat, que la Mort devance,
Vole, plus prompt que les éclairs ;
Il vient : les Portes sont brisées ;
Les cendres des Tours embrasées
Font des nuages dans les airs.

SUR les débris de ces murailles
Bellone s'éleve soudain :
D'affreux monceaux de funérailles
Soûtiennent son Trône d'airain.
Son œil farouche au loin contemple
Tous les Peuples qui dans son Temple
Rendent hommage à ses fureurs :
Son ame, de joye enyvrée,
Voit la Terre aux combats livrée,
Et s'applaudit de ces horreurs.

AH! dit-elle, quel doux spectacle
Les Alpes offrent à mes sens !
CONTI s'indigne de l'obstacle
Des Rocs sous ses pas renaissans :
Rival du Héros de Carthage,

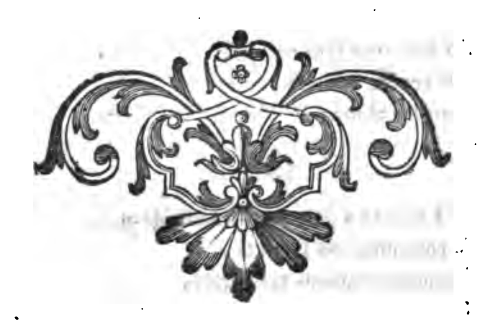
Sa gloire devient ton partage :
L'orgueil des Monts est démenti ;
Et ces Roches du Ciel voisines,
Dans l'histoire de leurs ruines
Verront Annibal & CONTI.

MAIS quel faux espoir vous réveille,
Soldats du superbe Lorrain ?
Quel bruit a frappé mon oreille ?
J'entends mugir les flots du Rhin,
Au fond de sa grotte profonde,
Je le vois gémir que son onde
Favorise vos vains efforts :
Ce Dieu, sous le Pont qui l'enchaîne,
Frémit de la honte prochaine,
Dont LOUIS va flétrir ses bords.

DE'S que de vos lâches intrigues
Il aura percé les replis ;
Et qu'anéantissant vos ligues,
Ses grands destins seront remplis :
Couvert de vos Cyprès funébres,
Il appellera les Tenébres,
Pour ensevelir vos forfaits :
Et ses mains en Palmes fertiles,
Des débris fumans de vos Villes
Bâtiront un Temple à la PAIX.

FRANÇOIS, sous de plus doux auspices,
Vous verrez renaître ces jours,
Dont les Dieux, jadis si propices,
Prenoient soin d'embellir le cours:
Et Moi, plongeant aux noirs abîmes
L'horrible amas de mes victimes,
La Mort, le Tumulte, & l'Effroi:
J'irai dans les demeures sombres
Etonner les plus fieres Ombres
Des triomphes de votre ROI.

FRERON.



LA RENOMMÉE.

ODE.

L'ASTRE qui ranime le Monde
Voit souvent du Trône des Airs,
A sa lumiere vagabonde,
Succéder les pâles Eclairs;
Il voile sa marche brillante,
Et de sa Robe étincelante
Les feux semblent anéantis;
Il s'étoit levé sans nuages;
Il se couche avec les orages
Dans les abîmes de Thétis.



FRANCE, de quels rayons de gloire
Se couronna ton front serain,
Quand sur l'aîle de la Victoire
Tu vis voler ton Souverain?
De ce Roi, que ton cœur adore,
LA RENOMMÉE, à chaque Aurore,
Célébroit les nombreux Exploits:
Pour de si rapides merveilles
Tu n'avois point assez d'oreilles,
Ni la Déesse assez de voix.

MAIS quelle Eclipse de son ombre
Soudain offusque ces clartés ?
Quel Phantôme dans la nuit sombre
Vient troubler nos sens agités ?
C'est LA RENOMMÉE elle-même :
Attachés sur un Diadême,
Ses yeux baignent de pleurs ses pas ;
Entouré de flambeaux funébres,
Son Char, à travers les Tenébres,
Conduit l'image du Trépas.



APPROCHE, Déïté légére ;
Quels sont ces tragiques apprêts ?
Parle, sinistre Messagére,
Pourquoi ces lugubres Cyprès ?
Du Sort la faveur inconstante
A-t-elle trompé notre attente ?
Mars a-t-il osé nous trahir ?
Et de ses Légions altiéres
L'Ennemi couvrant nos Frontiéres,
Est-il près de les envahir ?



NON, non : Un trop puissant Génie,
Dit-elle, inspire vos Guerriers ;
Chez le Belge, dans l'Ausonie,
Ils cueillent de nouveaux Lauriers.
Toutefois l'horrible tempête,

Qui gronde aujourd'hui sur ma tête,
Vous annonce un affreux malheur :
Des cris de la vive allégresse
Je viens changer la douce yvresse
En funébres cris de douleur.



Ce Roi, dont la main ferme & juste
Ne s'arma que pour l'Equité,
Ce Roi, qui sur son Trône auguste
A fait asseoir l'Humanité,
Soumis à la Parque infléxible......
Ciel ! à mes pleurs sois plus sensible ;
De ses ans protége le cours ;
Rassûre mon ame allarmée :
Que vantera LA RENOMME'E,
Si tu laisses trancher ses jours ?



FIDE'LE & brillante Interpréte
Des succès de ce Roi Soldat,
Sans lui mon oisive Trompéte
Dans mes mains perdoit son éclat :
Au sein d'une obscure indolence
Je m'endormois dans le silénce ;
En vain j'aspirois au réveil :
Le bruit de ta vertu sublime
Pouvoit seul, Prince Magnanime,
M'arracher des bras du Sommeil.

ET je verrois couper la trame
De ſes jours enviés des Dieux !
Je verrois une ſi grande Ame
S'envoler déja dans les Cieux !
O Mort ! par des coups légitimes
Immole-toi d'autres victimes ;
Ta Faulx devroit-elle oublier
Tant d'Humains, dont le cœur farouche
N'a jamais offert à ma bouche
Que des Forfaits à publier ?

SI dans la fureur qui t'inſpire,
Tu dédaignes ces vils Mortels,
Sur la face de cet Empire,
Proméne tes regards cruels ;
Choiſis..... Mais quelle main Céleſte
Ecarte le Ciſeau funeſte ?
Tu frémis, terrible Atropos !
FRANÇE, quel éclat de lumiére
Raméne ta ſplendeur premiére !
Dieux ! me rendez-vous mon Héros ?

OUI, Fille affreuſe du Cocite,
Ils ont entendu mes ſoupirs :
Oui, je renais ; il reſſuſcite,
Ce Roi, l'objet de mes deſirs :
Racheté d'une fin prochaine,

Ses Jours verront croître leur chaîne ;
Il vivra, ce jeune Vainqueur ;
Et l'Arbitre des Destinées
Le comblera d'autant d'années,
Qu'il mit de Vertus dans son cœur.



CONSOLE-TOI, Parque barbare,
Si LOUIS échappe à tes coups ;
Les victimes qu'on te prépare
Assouviront ton noir courroux :
Vois-tu ses Guerriers intrépides,
De Combats & de Gloire avides,
Seconder ses nobles efforts ?
Et leurs formidables Epées,
Dans le Sang Ennemi trempées,
Joncher les Campagnes de Morts ?



MAIS toi, FRANCE, dont les allarmes
Ont justifié mes douleurs,
Taris la source de tes larmes,
Reprens tes couronnes de fleurs :
Je vais, dans un tableau fidéle,
A ton Roi, des Rois le modéle,
Exprimer tes ravissemens :
Ma Voix, rivale du Tonnerre,
Va faire connoître à la Terre
Sa Grandeur par tes sentimens.

VOLE, Divinité propice;
Que tes soins hâtent son retour :
Qu'il vienne, sous un doux auspice,
Jouir enfin de notre amour :
Dis-lui..... Mais pourras-tu suffire
A peindre cet heureux délire,
Ces transports d'un Peuple enchanté?
Non, quoique ta bouche raconte,
Tu ne peux tracer, à ta honte,
Que l'ombre de la vérité.



ROIS, dont la Puissance suprême
Ne se maintient que par l'effroi,
Instruisez-vous : C'est LOUIS même
Que nous aimons dans notre Roi;
C'est sa bonté, ce sont ses graces :
Voyez accourir sur ses traces
Ses Sujets de joie enyvrés :
Apprenez, à ces tendres marques,
Que le vrai bonheur des Monarques,
Est moins d'être craints qu'adorés.

FRERON.



LA CONVALESCENCE *DU ROY,*

Célébrée à S. Cyr en présence de la REINE.

PHILOTHE'E, THE'OTIME.

PHILOTHE'E.

QUOY! Vos yeux sont encor obscurcis d'un nuage!
Vous soûpirez, ma Sœur, le péril est passé.

THE'OTIME.

Ah! d'un trait si cruel un tendre cœur percé
Peut-il de ses fraïeurs bannir si-tôt l'image?

PHILOTHE'E.

Dieu nous a délivrés: adorons son ouvrage.
Son BIEN-AIME' renaît, dissipez votre effroi.
Une Reine puissante, une épouse chrétienne
Consacre notre joie, anime notre foi.

THE'OTIME.

Je portois dans mon cœur ma douleur & la sienne.
Quel triste souvenir! Que de troubles mortels!.....
Je crois voir de mes sœurs la troupe désolée,
Tantôt éparse, & tantôt rassemblée;
Leurs innocentes mains embrassoient les autels;

Sur ce marbre à leurs pieds ma bouche étoit collée ;
Là de fixes regards, de ſtupides douleurs,
Ici la plainte à peine articulée,
Des vœux étouffés dans les pleurs,
Et le Ciel, contre nous, tout armé de rigueurs.

PHILOTHÉE.

Ces murs, qui renfermoient notre douleur profonde,
Des ſpectacles d'horreur nous cachoient la moitié ;
Les objets des reſpects du monde
Devenus objets de pitié.
Ah ! Si vous aviez vu cette fuite cruelle,
La Reine, & dans ſes bras ſes Filles, & ſon Fils ;
Ils volent à travers les peuples, & les cris,
Où le Roi mourant les appelle.

THÉOTIME.

Départ qui ménaçoit d'un plus fatal retour !
Vous-même, à qui la Foi donne aſſez de conſtance,
Vous ſentiez comme nous (je frémis quand j'y penſe)
Que ce jour déplorable étoit le dernier jour
Pour nos maîtres, pour nous, & pour toute la France.

PHILOTHÉE.

Me défier de Dieu ! Perdre toute eſpérance !
Non, non, que l'idolâtre implore en vain l'appui,
De Dieux plus impuiſſans que lui,
Qu'un faux ſage des ſens étouffe le murmure,
N'eſt-il pas au chrétien de reſſource plus ſûre ?

THE'OTIME.

L'Art s'avouoit vaincu.

PHILOTHE'E.

Le Seigneur eſt plus fort.

THE'OTIME.

Plus de ſecours humains pour arrêter la mort,
Il falloit qu'il changeât l'ordre de la nature.

PHILOTHE'E.

Ne peut-il faire encor ce qu'il fit tant de fois?

THE'OTIME.

Vous vouliez un miracle. Eh! Quelle ame aſſez pure
Pour l'obtenir de lui?

PHILOTHE'E.

Nos beſoins que tu vois,
Grand Dieu, de tes faveurs ſont toujours la meſure.

THE'OTIME.

Mais Moïſe, par lui ſur Iſraël placé,
Moïſe en l'invoquant douta d'être exaucé.

PHILOTHE'E.

Il prioit pour un peuple ingrat, lâche, rebelle,
Et nous avons prié pour un peuple fidelle.
LOUIS étoit trop néceſſaire aux ſiens,
Dieu voulut de ſa vie étendre les liens.

THEOTIME.

Rempart de la patrie, & de l'Europe entiere;
Sa vie ! Hélas ! Jamais nous fut-elle plus chere ?
Jamais tant d'ennemis jaloux de nos lauriers,
Leurs efforts repoussés jusques sur leurs foyers,
La Flandre sous nos loix rangée,
Les Alpes tout en flâme, & l'Alsace vangée.....
Car enfin, comme vous, fille & sœur de guerriers,
J'écoutois d'une oreille avide
Tout ce qu'on nous contoit d'un vainqueur si rapide;
Sur la carte, avec vous, des yeux & du compas,
J'ai mesuré cent fois les traces de ses pas.

PHILOTHÉE.

Avec trop de plaisir comptant chaque avantage,
Peut-être n'avons-nous loué que le courage
Du Souverain & des soldats,
Mais à vous seul, Dieu des combats,
Nos cœurs à son exemple en devoient rendre hommage.

THEOTIME.

Etoit-ce donc à lui d'expier notre orgueil ?
Falloit-il à ses yeux entr'ouvrir le cercueil ?

PHILOTHÉE.

Arrêtez.... L'Eternel, propice à ceux qu'il aime,
Fait éclore le bien du sein du malheur même.

THEOTIME.

LOUIS a vu la mort, & toutes ses horreurs

PHILOTHÉE.

LOUIS a vu combien il régnoit dans les cœurs
De son peuple, & de sa noblesse.

THÉOTIME.

Ignoroit-il cette tendresse?

PHILOTHÉE.

Elle a parlé plus haut par nos frayeurs.
Les Maîtres de la terre achevent-ils de vivre?
La vérité de ses fers se délivre,
Bientôt son soufle impétueux
Eteint l'encens qu'on allumoit pour eux.
GRAND ROI, tu n'étois plus; & jamais pour ta gloire
La vérité n'éleva tant de voix.
Sors du tombeau, tu sçais ce qu'auroit dit l'histoire,
Sors du tombeau, viens jouir à la fois
De ta vie & de ta mémoire.

THÉOTIME.

Ah! ma Sœur, vos discours raniment mes esprits;
Moins parfaite que vous j'eus trop peu d'assurance,
Puisse mon humble aveu réparer mon offense!

PHILOTHÉE.

Des œuvres du Très-Haut heureux qui sent le prix!
Eh bien! Des pleurs encor couvrent votre visage!

THÉOTIME.

La joie & la douleur ont le même langage.

PHILOTHÉE.

Allons du Tout-Puissant adorer les projets.

THÉOTIME.

Suivons notre maîtresse, ou plutôt notre mere ;
Elle reçoit ce nom de ses heureux sujets.

PHILOTHÉE.

Elle nous adopta : nos vœux pourront lui plaire.

THÉOTIME.

Veillez sur Elle, Dieu de paix.

PHILOTHÉE.

Réparez tant de jours perdus dans les allarmes.

THÉOTIME.

A son fidel amour épargnez à jamais
De si justes sujets de larmes.

PHILOTHÉE.

Que bien-tôt pour son Fils, sa main forme les nœuds
Qui doivent des BOURBONS cimenter l'alliance !
Et puissent croître sous ses yeux
Les soutiens de nos Lis, la féconde espérance
De nos derniers neveux !

THE'OTIME.

Reines, en naiſſant deſtinées
A faire le bonheur d'autres Peuples que nous,
Pour cette auguſte Mere, objets ſi chers, ſi doux,
Vous lui donnez au moins vos premieres années;
Loin de ſes yeux vous vivrez couronnées:
Puiſſe-t'elle jouir long-tems
Du bruit flateur, du bruit des vertus, des talens,
Dont ſes leçons vous ont ornées!

ROY.



LA VILLE DE SOISSONS A LA REINE.

EPISTRE.

EPOUSE d'un Monarque & si cher & si Grand,
La vertu vous l'acquit, la vertu nous le rend.
C'est elle dont la voix a consacré nos plaintes,
Et du Ciel menaçant détourné les atteintes.
Par elle ranimés nous couronnons de fleurs
Ces chemins si long-tems arrosés de vos pleurs.
Les ombres de la mort couvroient votre passage;
Des soupirs, des sanglots étoient tout notre hommage.
Le péril loin de nous précipitoit vos pas,
Et nous poussions des cris que Vous n'entendiez pas.
Dans nos Murs aujourd'hui Vous rentrez triomphante;
La douleur se taisoit, la joie est éloquente;
Nos Citoyens connus par leur sincérité,
Vous rendent un tribut que le cœur a dicté.

PARIS, cè Monde entier, désert en votre absence,
Mesure votre route avec impatience;

Vos Auguſtes regards lui rendront ſa ſplendeur,
Mais nous aurons du moins prévenu ſon bonheur.
Que de vœux, que d'encens ſon Peuple Vous aprête!
Il compte votre aſpect pour ſa premiere Fête.
J'applaudirai de loin à ſes tranſports d'amour,
Trop heureuſe qu'aux miens vous donniez un ſeul jour.

ROY.



IDYLLE,

SUR

LA CONVALESCENCE

DU ROY.

LE plus grand Roi du monde,
Voyoit ſes plus beaux jours
S'éclipſer pour toujours.
FRANCE, à ta douleur profonde
Tu donnois un libre cours,
Et tout retentiſſoit de nos cris, de nos plaintes.
Aux pieds des Immortels, les Peuples gémiſſans,
Exprimoient leur amour, par ces triſtes accens.
Quoi ! diſions-nous, toujours craintes ſur craintes !
Eh ! n'eſt-ce pas aſſés, que le feu des combats,
Que les veilles, les ſoins, les travaux de la guerre,
Que cent bouches d'airain, vomiſſant le trépas,
Que Mars impitoyable, armé de ſon tonnerre,
Pour un ſi digne Roi
Excitent notre effroi,
Sur tout, lorſque LOUIS, l'exemple des Monarques,
Au milieu des dangers précipitant ſes pas,
Donne du plus grand cœur les infaillibles marques,

Qui le font admirer des Chefs, & des Soldats?
O Ciel! faut-il encor qu'une fiévre cruelle,
Loin de respecter ce Heros,
Le livre en proye à mille maux,
Et redouble aujourd'hui notre frayeur mortelle!
Ah! qu'il n'éprouve point la force de ton bras,
Grand Dieu, daigne accorder à notre humble priere
Un Roy, dont la santé nous doit être si chere,
Et si tu nous punis, ne nous accable pas!
Oui, c'est ta propre cause,
Qu'en te redemandant un Maître, un Pere, un Roi,
Chacun de nous t'expose;
En te priant pour lui, nous travaillons pour toi.
C'est un Fils qui te craint, c'est ta plus noble Image,
De la Religion c'est le ferme soutien,
Son Sceptre, ses Sujets, son Empire est le tien,
Et si tu nous le rends, tu nous rends ton Ouvrage.
L'encens que nous t'offrons, est le juste retour
D'un Peuple, pour son Roi, prêt à donner sa vie;
Du tribut de nos pleurs nous payons son amour;
Hélas! de notre mort, sa mort seroit suivie!
Parle: la maladie alors t'obéira;
Et docile à ta voix, sa santé renaitra....
Quel heureux changement!... O Puissance éternelle!...
Tous nos vœux sont comblés. Ta bonté paternelle
Nous épargne, Seigneur, les plus terribles coups:
Ta main fait succeder, aux douleurs les plus vives,
L'état le plus serein, le sommeil le plus doux.
Revolez jeux, & ris, vers nos charmantes rives:
FRANÇAIS, LOUIS revit, & vous revivez tous.

Que nos Temples sacrés à l'envi retentissent
Des chants les plus mélodieux :
Célébrons ce grand jour, que nos cœurs le cherissent
Comme le plus beau jour, le jour le plus heureux,
Rapellons les plaisirs ; de fleurs parons nos têtes ;
Que chez nos Peuples empressés,
La santé de LOUIS forme d'aimables fêtes ;
Que mille feux brillans, dans les airs, élancés
Animent notre joye,
Pour gouter la faveur que le Ciel nous envoye.
Que le Bourgeois ravi, que même le Berger
Signale sa tendresse ;
Que le plus vil hameau brûle de partager
La publique allegresse.
Mais pour ne plus troubler notre tranquillité,
Cher Prince, notre espoir, ménage ta santé.
N'allarme plus, Grand Roi, ton Auguste Famille ;
Tes jours augmenteront l'éclat dont elle brille.
Oui, nous t'en conjurons, par ton amour pour nous,
Conserve-toi, LOUIS, pour nous conserver tous.
Songe que sur toi seul ton Royaume s'appuye,
Que tout notre bonheur est fondé sur ta vie.
A peine es-tu guéri, qu'avide de lauriers,
Tu rentres, sans tarder, dans le champ de la gloire,
Et qu'on te voit, suivi de tes braves Guerriers,
Vôler, plein d'un beau feu, de victoire en victoire.
Tu veux, en vrai Heros affrontant les hazards,
Dompter tes Ennemis, foudroyer leurs remparts,
Confondre leurs projets, & dissiper leurs ligues ;
Mais tu vas essuyer de nouvelles fatigues.

Voilà

Voilà l'objet de notre juste effroi ;
Quoi donc, trembler sans cesse, & tout craindre pour toi?
Toujours mille périls accompagnent les armes :
Cette seule pensée augmente nos allarmes.
O toi, qui sur LOUIS veilles du haut des Cieux,
Grand Dieu, garde un dépôt si cher, si précieux !
Déja nous le devons à ta main bienfaisante ;
Affermis sa santé : que parfaite, & constante,
Elle suive par tout le cours de ses Exploits :
C'est un Prince fidèle, & soumis à tes Loix ;
Un Roi vraiment Chrétien, digne du Diadême,
Qui respecta toujours ta volonté suprême :
Sa bonté, sa douceur, sa foi, son équité,
Passeront, d'âge en âge, à la posterité.
Que long-tems, pour son Peuple, il régne sur la Terre ;
Mais écarte de nous les horreurs de la guerre :
Et qu'on dise bien-tôt : La paix dont tu jouis,
O FRANCE, tu la dois aux travaux de LOUIS !
Ce sont les voeux ardens de son illustre Epouse,
Qui de tes interêts inquiéte, & jalouse,
Et portant sa douleur aux pieds de nos Autels,
Obtint la guérison du plus grand des mortels.
Seigneur, conserve-nous, en nous rendant le Pere,
Ses Augustes Enfans, & leur pieuse mere ;
Que, marchants sur les pas des ESTHER, des TITUS,
Leur régne soit toujours le régne des Vertus.

RENE'-PIERRE CORDIER.

ALLEZ, Famille auguste & chere,
Allez dans ces derniers momens,
D'un ROY, d'un EPOUX, & d'un PERE;
Recevoir les embrassemens.
Quel sombre & sinistre présage!
Les chemins sur votre passage
Par tout sont arrosés de pleurs;
Helas! dans un temps d'allegresse,
Avec transports notre tendresse,
Sous vos pas eût semé les fleurs.



QUEL subit éclat de lumiere
Tout à coup a frappé mes yeux!
REINE Auguste, votre Priere
Sans doute a pénétré les Cieux.
François, livrez-vous à la joie;
La Mort voit échaper la proie
Dont s'applaudissoit sa fureur:
Présage heureux de sa victoire,
Du seul obstacle qu'eut sa gloire,
LOUIS est demeuré vainqueur.



VOUS, qui dans l'ardeur téméraire
Qui préside à tous vos desseins,
Osâtes franchir la Barriere
Qui nous sépare des Germains:
Tremblez, Ennemis de la France,

C'est à nous d'être les victimes ...
De la rigueur de vos arrêts :
Mais n'enlevez point à la France,
Un ROY, qui dans votre clémence
Fut le plus doux de vos bienfaits.

❧❧

Le Très-Haut perd-t'il la mémoire
Du serment dont il s'est lié ?
Cité sainte, après tant de gloire,
Tu n'es qu'un objet de pitié :
Tes remparts, tes places désertes,
Semblent des campagnes couvertes
Des sanglans débris d'un combat.
La mort, d'un œil content & sombre,
Voit sans cesse augmenter le nombre
Des têtes que sa faulx abbat.

❧❧

David prosterné s'humilie
Devant l'Eternel irrité ;
Il pleure, il conjure, il supplie,
Quel bonheur ! il est écouté.
Clement jusque dans sa colere,
Ce Dieu qu'appaisa sa priere,
Ne sera point sourd à nos vœux.
Helas ! notre esperance est vaine,
LOUIS meurt, & son œil à peine
Voit encor la clarté des cieux.

TOI, d'une Union fortunée,
Gage aussi cher que précieux,
Déja ton prochain Hymenée
Flatte tes desirs, & nos vœux.
Oui, de la France qui t'adore,
Un jour, mais qu'il soit loin encore,
Un jour tu feras le bonheur,
Je ne connoissois que tes Graces;
Par les pleurs dont je vois les traces
J'apprens à connoître ton Cœur.

ARBITRE de nos destinées,
Dieu soutien du Trône des Lys,
Même aux dépens de nos années
Prolongez les jours de LOUIS;
D'un Roy votre plus digne image,
Daignez conserver d'âge en âge
La mémoire & les Descendans,
Et ne leur donnez pour limites,
Que celles qui furent prescrites
A l'ordre des jours & des temps.

Dico ego, & opera mea Regi. Ps. 44.

TEAGENE.

ODE
AU ROY.

DOUCE Retraite, Bois tranquile,
Que vous avez pour moi d'attraits ?
Non, ce n'eſt que dans cet aſile
Qu'on trouve la ſolide paix :
Sans ambition, ſans envie,
Ici, de mon heureuſe vie,
Le chagrin reſpecte le cours :
Ce n'eſt point la vaine opulence,
C'eſt le repos, c'eſt l'innocence,
Qui fait le bonheur de mes jours.



TANTÔT dans un loiſir ſuprême
J'apprens à regler mes deſirs ;
Je mets à regner ſur moi-même,
Et mon étude & mes plaiſirs.
Quel ſpectacle s'offre à ma vue ?
Et que m'annonce cette nue ?
Ciel ! que de feux & que d'éclairs !
A mes regards tout ſe découvre :
Et du nuage qui s'entr'ouvre,
Un Dieu * s'avance dans les airs.

* Les Rois, images de Dieu ſur la terre, ſont ſouvent appellés Dieux dans l'Ecriture ſainte.

Il vient tout éclatant de gloire ;
Son port est plein de majesté ;
Devant Lui marche la Victoire ;
La Justice est à son côté :
Dans ses yeux il porte la foudre ;
Les Remparts sont réduits en poudre ;
Les Villes tombent devant lui :
Fiers Ennemis, venez connoître,
Dans ce Roi que je vois paroître,
Votre Terreur & notre Appui.



Voyez-vous ces vaillans Alcides
Qui s'élevent sous ses regards ?
Entre ces Héros intrépides,
Conti brave tous les hazards :
Qu'opposez-vous à ses approches ?
Vos Monts, vos Bataillons, vos Roches ?
Tout tombera sous son effort :
Du milieu de mille tempêtes,
Lui-même il lance sur vos têtes,
La flamme, les feux & la mort.

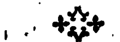


Tel, la Fable nous représente
Jupiter maître des Dieux,
Qui, d'une famille insolente,
Punit les projets furieux :
Ces horribles fils de la Terre

Oſerent lui faire la guerre ;
Ils ſuccomberent ſous ſes coups :
Et ſous ces monts qu'ils entaſſerent,
Que ſur eux, les Dieux renverſerent,
Ils gardent encor leur courroux



Vous rentrerez dans la pouſſiere,
Ennemis du Peuple François,
O vous, qui d'une voix altiere,
Déja nous impoſiez des loix.....
D'où proviennent donc ces allarmes ?
Eh ! pourquoi tout ce peuple en larmes ?
Mon cœur eſt pénétré d'effroi :
Où courez-vous, Reine, éplorée,
De votte Famille entourée ?
Ciel ! ai-je à craindre pour mon Roi ?



O France ! France infortunée,
A tes pleurs donne un libre cours ;
Plains l'horreur de ta deſtinée,
Ton Roi touche à ſes derniers jours.
Avec Lui ta gloire eſt paſſée,
Ta félicité renverſée.
Helas ! où portions-nous nos vœux ?
De Rois juſtes le Ciel avare,
Sans doute, par un Don ſi rare,
Eût cru nous rendre trop heureux.

GRAND Dieu, ta clémence infinie,
Daigna pourtant nous l'accorder,
Dans les plus beaux jours de sa vie,
Tu viens nous le redemander :
Seigneur, je respecte en silence
Les decrets de ta Providence :
Toutefois dans notre douleur,
Permets-nous de te dire encore,
Que si notre bouche t'implore,
C'est pour UN ROI selon ton cœur.



OU suis-je ? Quel nouveau spectacle
Tient tous mes esprits enchantés !
O Ciel ! croirai-je ce miracle !
Quoi, nos voeux seroient écoutés !
Jour heureux ! ô jour plein de charmes !
Grand Dieu, tu finis nos allarmes ;
Nos cris ont monté jusqu'à Toi.
O Peuples, qu'à votre tristesse
Succede une vive allegresse,
Le Seigneur vous rend VOTRE ROI !



LA France, avec Lui va renaître :
Les Arts reprendront leur splendeur :
Bien-tôt, de mon Auguste Maître
Les Rois brigueront la faveur :
On verra fleurir l'abondance,

Il protegera l'innocence ;
Les vices seront abattus,
Et son Regne paisible & juste,
Ramenant les beaux jours d'Auguste ;
Sera le regne des Vertus.



QUEL tumulte ! quels cris de joie !
Ah ! de MON ROI c'est le retour ;
C'est Lui que le Ciel nous renvoie ;
Oui, je le sens à mon amour.
CHER PRINCE, qu'avec complaisance
Nous jouissons de ta présence ;
Qu'elle a d'empire sur nos cœurs !
Dans nos yeux tu le vois Toi-même,
Oui, dis-tu, tout mon Peuple m'aime,
Mes périls seuls causent ses pleurs.

Par M. LL.



LE RETOUR DU ROY,

ODE.

ELEVE, embellis tes Portiques
Reine orgueilleuse, des cités;
Et par mille Chants héroïques
Célébre tes félicités;
Ton Roi guidé par la Victoire,
Chargé du cœur de ses Guerriers,
Dans tes murs dont il fait la gloire
Revient déposer ses Lauriers.



O Vous dont l'Empire tranquile
Fleurit à l'abri de ses Loix,
Muses dont il sauva l'asile
Joignez vos Lyres à nos voix;
Renoncez en ces jours de joie
A l'orgueil de vous signaler,
Le cœur d'un Peuple se déploie,
Votre esprit ne peut l'égaler.



LAISSEZ la Victoire sanglante
Captive sous ses étendarts;
Laissez la mort & l'épouvante
Voler & suivre ses regards:

Mon Roi de ce tableau terrible
Aujourd'hui seroit peu flatté :
Peignez-nous sur son Char paisible
La Foi, l'Amour & l'Equité.



PEUPLE tu vois ce PRINCE Auguste
A qui ton bonheur te soumit,
Eclate, ton délire est juste,
LOUIS le cause & l'applaudit ;
Admire, prens un nouvel Etre
Au pied de son Trône affermi ;
Ton respect l'appelle ton Maître,
Ton cœur le nomme ton Ami.



FRAPPE les Cieux, Peuple fidelle,
De tes cris de joie & d'amour ;
Invite la Troupe immortelle
Au Spectacle de ce grand jour :
De ton Roi les Vertus sinceres ;
Pour ce Roi ton tendre penchant......
Non, l'accord des sublimes Spheres
Ne produit rien de si touchant.



ABBAISSE la voute Etherée
Pere des Dieux & des mortels,
Sous ton image révérée
Place LOUIS sur tes Autels :

Comme toi Maître du Tonnerre
Il veut regner par ses bienfaits,
Et c'est pour étouffer la Guerre
Qu'un instant il voile la Paix.



LOUIS part, le Lion Belgique
Recule au Nord en rugissant :
La Mort paroît, son Cœur Stoïque
La désarme en la méprisant :
Noirs Essains que la Sarmatie
Vomit sur nos bords menacés,
Que devient votre rage impie ?
LOUIS renaît, disparoissez.



HE' quoi déja sur la fougere
Tu laisses bondir tes Troupeaux !
Ton Berger, timide Bergere,
T'attendrit de ses chants nouveaux !
Ce n'est point son amour qu'il chante
Le secret couvre vos ardeurs ;
A ton ame reconnoissante
De LOUIS il peint les faveurs.



DIVIN amour de la Patrie
O Toi qui remplis tout mon cœur !
Aux bords de ta source cherie
Tu me ravis d'un bras vainqueur.

Quel Peuple entier s'y désaltére !
Eprouve, ô GRAND ROY, nos vertus,
Pour toi Victime volontaire
Tout François est un *Decius*.



PAROIS, remplis par ta présence
L'immensité de nos desirs,
Tes périls, tes maux, ton absence,
Nous ont coûté trop de soupirs;
Ainsi le Citoyen du Pôle
Incertain dans l'ombre qui fuit,
Revoit l'Astre qui le console
Des horreurs d'une longue nuit.

DE LANOUE.



VERS RÉCITÉS AU ROY.

QUEL orage soudain s'éléve & m'environne ?
L'épouvante & l'horreur régnent de toutes parts !
Que de gémissemens ! L'air mugit, le Ciel tonne,
Dieux ! Quels tristes objets s'offrent à mes regards !
Où suis-je ? Quoi je touche à l'infernale rive ?
François infortunés y portez-vous vos pas ?
Qui vous amène en foule aux portes du trépas ?
J'entens parmi vos pleurs une bouche plaintive
Articuler des mots, qui me glacent d'effroi.
O déplorable sang ! O malheureuse Reine .....
La Reine ! ... Ah ! C'en est fait, notre mort est certaine,
La France va donc perdre & son Pere, & son Roi !
François, le desespoir où votre ame se livre
Doit aller aussi loin que la rigueur du Sort,
Si LOUIS ne vit plus, il faut cesser de vivre ;
Pouvons-nous souhaiter une plus digne mort ?
ROI, notre unique bien, quoi ! La Parque perfide
Voudroit porter sur vous une main parricide ! ...
Mais quel bruit éclatant vient agiter les Airs !
Quel étrange lueur roule dans les ténèbres !
A travers tant d'objets terribles & funèbres,
Je vois quelque clarté pâlir dans les Enfers.

Ces Vers ont été récités au ROY par M. de Crebillon, Directeur de l'Académie Françoise, à la suite du Compliment qu'il a fait à SA MAJESTÉ au nom de cette Compagnie, le Mardi 17. Novembre 1744.

Est-ce

Eſt-ce le Dieu des Morts qui tient ſa cour funeſte ?
Mais non, ce qui paroît n'a rien que de céleſte.
Et quel eſt donc le Dieu que je vois accourir ?
Il tend vers nous les bras, c'eſt pour nous ſecourir ;
Mille rayons brillans forment ſon Diadême :
Le Dieu des Morts n'a point ce port majeſtueux,
Cet air noble & touchant, ni ce front vertueux ;
C'eſt, je n'en doute plus, Louis le Grand lui-même.
Qui vient ſécher nos pleurs & calmer nos regrets.
Helas ! Il veille encor ſur ſes anciens ſujets !
Ce Roi, qui ſi long-tems a gouverné la Terre,
Regne-t-il en des lieux inconnus au Tonnerre !
On diroit qu'aux Enfers il va donner des Loix ;
Voilà ſes traits, ſes yeux, je reconnois ſa voix :
„ Fermez, dit-il, fermez la retraite des Ombres ;
„ Mon Fils n'entrera point dans les Royaumes ſombres ;
„ S'il mouroit, que d'Exploits ſeroient enſevelis,
„ Et qui pourra compter les Exploits de mon Fils !
„ Entre Céſar & moi le Ciel marque ſa place :
„ Mais les Dieux ſeront lents à terminer ſes jours,
„ Et ſi la Gloire a droit d'en prolonger le cours,
„ Il n'eſt point de Neſtor que ſon âge n'efface.
„ François, vous reverrez ce Roi ſi généreux,
„ Puiſſent le voir auſſi les fils de vos neveux.
Il dit, & tout-à-coup les Enfers diſparoiſſent,
La Mort fuit, le jour vient, & les François renaiſſent.

Mais quel éclat nouveau vient embellir ces lieux ?
Paſſons-nous des Enfers dans le ſéjour des Dieux ?
Quels feux étincelans brillent ſur l'hémiſphére ?
Ah ! Si c'étoit LOUIS... Mais en vain je l'eſpére,

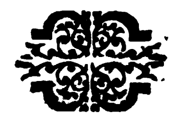
Il est trop occupé de ses nobles travaux ;
Il brave également la mort & le repos.
Qu'est-ce donc que je vois ! C'est un autre lui-même,
La Gloire, je le juge, à sa beauté suprême ;
C'est elle en ce moment qui vient nous l'annoncer,
La Gloire prend toujours soin de le devancer.
Helas ! il est donc vrai, nous allons voir paroître
Ce Heros le plus grand que le Ciel ait fait naître.
Venez, voyez, chantez l'aimable Souverain
Dont vous a fait présent la faveur du Destin.
O François ! peuple heureux & si digne de l'être ;
Venez en rendre grace à votre auguste Maître ;
C'est lui, c'est sa bonté qui vous rend tous heureux :
Qu'il soit après le Ciel, l'objet de tous vos vœux.
Qu'en vos Temples pour lui sans cesse l'encens fume ;
Que par le peuple épars le salpêtre s'allume,
Que le feu s'élançant par éclats dans les Cieux,
De leur reconnoissance aille instruire les Dieux.

SECONDE PIECE DE VERS,

Présentée au Roi, le Jeudi 26. Novembre 1744. par le même.

DIEU des Rimeurs, crois-moi, point de querelle,
Ou soûtiens mieux tes airs de Protecteur.
Qui, mieux que moi, ton ancien serviteur,
Dûs espérer une grace nouvelle ?
Mais, qu'as-tu fait de ce jour le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie ?
Je l'avouerai, j'ai manqué de génie.
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.
Chanter son Roi, c'est chanter sa maîtresse,
Il faut toujours la louer bien ou mal ;
C'est, d'un seul trait, signaler sa tendresse,
Et désoler celle de son rival.
Nommer LOUIS est un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François :
Ce nom si cher vaut lui seul l'art de plaire ;
Ainsi chantons, je réponds du succès.
D'autres que nous dans la même carriere,
Eussent été siflés sans la matiere.
Tous cependant ont trouvé des Lecteurs,
Tant le sujet interessoit les cœurs.
Disons, que Mars d'accord avec Minerve....
Le beau début ! O la sublime verve !
Laisse-moi dire, écoute jusqu'au bout :
Amour nous aide, & LOUIS fait le tout.

A ſes conſeils la Juſtice préſide,
Et la Sageſſe y recueille les voix:
Mars exécute & Minerve décide:
Mais c'eſt LOUIS qui leur dicte ſes loix;
Qui, tour à tour, tient le glaive & l'Egide,
Pere, Soldat & Monarque à la fois,
Diſons qu'il fait honneur à notre eſpece,
Grand, ſans orgueil, redoutable & charmant...
Eſt-ce là tout? Pauvre Dieu du Permeſſe,
Sans tes leçons j'en dirois bien autant.
Va laiſſe-moi, je te tiens quitte
De l'Avenir & du Préſent;
Tu m'as donné pour tout mérite,
Le cruel & morne talent
De hurler dans la Tragédie;
Tu diras de plus que c'eſt toi
Qui m'as mis à l'Académie:
Moi je t'ai fait parler au Roi.



COMPLIMENT AU ROY.

ENFIN je te revois, cher & nouvel AUGUSTE,
Que mon cœur en ſecret, a toujours encenſé....
Pardonne en ce moment le tranſport le plus juſte ;
Qui le ſçait exciter n'en peut être offenſé.
Non, l'eſſor que je prends ne ſçauroit te déplaire,
Le moindre des mortels, ſans être témeraire,
Peut laiſſer voir aux Dieux tout ce qu'il ſent pour eux.

FRANCE, tu m'applaudis, le même amour t'inſpire ;
Tu n'as plus qu'à joüir du ſort le plus heureux,
Tu viens de recouvrer l'Ame de ton Empire.

ET Toi, daigne agréer l'hommage mérité
Que t'offre par ma voix la ſimple Vérité.
La ſeule Flatterie a beſoin d'être ornée :
Et quand nous t'offririons ſes dangereux attraits,
Tu ne recevrois point la Coupe empoiſonnée
Que le commun des Rois aime à boire à longs traits :
Fuis Malheureuſe, ailleurs va porter tes preſtiges,
Tu n'élevas jamais de véritable Autel.

POURSUIS, PRINCE, pourſuis ton cours & tes prodiges :
Tel jadis commença ton AYEUL immortel....

Que dis-je . . . , A peine entré dans la même carriere . . . ,
* Ypres, Quel amas de Lauriers * ! La plus forte Barriere
Furnes, Menin. N'est qu'un frivole obstacle à tes premiers travaux,
** Fribourg. Et l'altiere Cité ** qui bravoit ton Tonnerre,
Sur ses débris sanglans sert d'exemple à la Terre :
Tremblez, fiers Ennemis... Vous Amphions nouveaux,
Formez-vous désormais à l'ombre de sa gloire....
Qui peut mieux vous ouvrir le Temple de Mémoire ?
Chantez, Muses, chantez, voilà votre Apollon....

Mais quels que soient les chants qu'elles fassent éclore,
Vois au fond de nos cœurs, tu liras plus encore,
Que n'en peut exprimer tout le sacré Vallon.

De la Chaussée.



ODE

AU ROY,

Par un de ses Mousquetaires.

QUELLE est cette yvresse orgueilleuse
Qui, dictant de stériles vers,
Sur une lyre fastueuse,
Forme de si foibles concerts?
Vile esclave d'un vain suffrage,
Fuis, je rejette un témoignage
Où le cœur ne joint pas le sien;
Plus touchant qu'une muse altiére,
On n'entendra dans la carriére
Que le seul langage du mien.

❧

QUEL effort d'un vaste génie
D'étaler des faits inouis!
D'aiguiser avec harmonie
Le fer dont il arme LOUIS!
Je n'apperçois que funérailles,
Que morts fumans sur les murailles,
Que rois toujours ceints de lauriers;
Déplorable & foible avantage
Qui souvent n'est dû qu'au courage,
Qu'aux bras de cent mille guerriers!

QUEL mortel armé de la foudre
Ne fera frémir l'Univers ?
Ne mettra les trônes en poudre ?
Ne tiendra les peuples aux fers ?
En vain la basse flaterie
Veut consacrer sa barbarie
Par le tribut qu'elle lui rend ;
Fleau des humains qu'il consterne,
Quelques titres qu'on lui décerne,
Ce n'est jamais qu'un conquérant.

❧❧

TU sçais, grand Roi, que l'heroïsme
N'est point l'ouvrage du bonheur,
Que c'est au poids du stoïcisme
Que s'acquiert le suprême honneur ;
Que la Fortune est inconstante
Et notre gloire indépendante
De nos succès les plus heureux ;
Qu'un Roi, souvent, dans ses naufrages,
Est plus digne de nos hommages,
Que ne l'est un vainqueur fougueux.

❧❧

EN VAIN l'Univers te contemple
Guidant d'intrépides mortels,
Ce n'est point sur ce noble exemple
Que je t'éleve des autels :
C'est lorsque d'un soin équitable

Sur une guerre inévitable
Consultant la voix de Thémis ;
Je te vois dans son temple auguste
Peser d'une cause si juste
Les droits que les Dieux t'ont commis.

❧

C'est peu de prendre sa balance,
Ton courroux loin de s'aveugler
Démêle à travers la vengeance
Ces soldats prêts à s'immoler :
De leur sang toujours plus avare,
Dans le triomphe le plus rare
Tu ne vois qu'une vaine erreur ;
Qui t'oblige à gémir sur elle
De la nécessité cruelle
De lancer le foudre vengeur.

❧

Parcours-tu ces plaines fertiles
Où la Lys respecte ta loi,
Conquêtes pour toi plus faciles,
Les cœurs volent autour de toi ;
Le tribut qu'ils t'offrent eux-mêmes
Bien plus que l'effroi que tu sèmes
Semble ajoûter à ton bonheur ;
C'est à cette seule victoire
Qu'on te voit avouer ta gloire
Et te croire en effet vainqueur.

QUEL eſt ce guerrier téméraire
Qu'un vain eſpoir ſéduit encor ?
Qui vers Metz d'une aîle légere
Te fait prendre un nouvel eſſor ?
Vois-tu les Nymphes fugitives
Se cacher le long de ces rives,
Sous les palmes qu'il veut cueillir ?
C'eſt à toi que Mars les réſerve :
Cours, prens l'Egide de Minerve,
Va dans les flots l'enſévelir.

NON, ces lauriers que l'on t'envie
Flatent peu tes nobles deſirs,
Tes peuples tremblent pour leur vie,
Voilà l'objet de tes ſoupirs :
On t'apprend que ces cœurs gémiſſent,
Soudain tes entrailles frémiſſent,
Les larmes coulent de tes yeux :
Digne pere de la patrie,
Tu montres une ame attendrie
Plûtôt qu'un cœur ambitieux.



L'ALSACE implore ſon Monarque,
Va, ſuis un mouvement ſi beau.
Qui t'arrête ? O dieux ! C'eſt la Parque
Qui conduit le fatal ciſeau :
Quel ſouffle a vomi la Moſelle à

Sur ſes bords obſurcis comme elle
l'Hebreu même accourt éperdu;
Que de cris! Que d'accens funébres!
Quel dieu chaſſera les ténébres,
Le deuil que je vois répandu?

❧

QUE dis-je? Le nuage créve....
Je frémis... J'apperçois un bras....
Ah! C'eſt mon Prince qu'il reléve,
Qu'il vient arracher au trépas,
Lui-même il l'aſſied ſur ſon trône,
Le ceint d'une double couronne,
Dont l'éclat va nous éblouir;
Digne prix de cette conſtance
Que la crainte & l'impatience
Ne pouvoient troubler ni trahir.

❧

RASSURE-TOI, peuple fidéle,
Viens voir ton Roi dans ſa ſplendeur,
Ces coups, cette épreuve nouvelle
Gravoient le ſceau de ſa grandeur;
C'étoit peu qu'en ce Prince aimable
Un aſcendant inſurmontable
Soumît les cœurs & les eſprits;
Il faloit qu'un effort ſuprême
Lui fît ſubjuguer le ſort même
Aux yeux de l'Univers ſurpris.

LES MOTIFS DE LA GUERRE.

ODE.

DEMON cruel de la Guerre,
Noir miniſtre de la Mort,
Qui pour dépeupler la Terre
Previens les Arrêts du ſort ;
Replonge-toi dans l'abîme
D'où t'a fait ſortir le Crime,
Reprens ce glaive aſſaſſin,
Dont à leur perte obſtinées,
Les Nations forcenées
Déchirent leur propre ſein.

DES François l'auguſte Pere
Ne connoît point ta fureur ;
C'eſt l'équité qui l'éclaire
Dans le ſentier de l'Honneur.......
LOUIS à regret s'apprête

A briſer enfin la tête
De ſes trop fiers Ennemis.....
Ah ! que bientôt ſa clémence
Déſarmera ſa vengeance
Quand il les aura ſoumis.

❧

Trop long-tems de leur malice
Mépriſant les vains complots,
La Paix retient la juſtice
Dans les bras de ce Héros.
Sage Louis, lui dit-elle,
Par une route nouvelle
Cherche un rang parmi les Dieux.
Sois mon Fils...... ce titre aimable,
Bien mieux qu'un nom redoutable
Te rendra digne des Cieux.

❧

Tes Ancêtres magnanimes,
Tous Conquérans, tous grands Rois,
Se ſont fait des Noms ſublimes
Par les plus fameux exploits :
Mais d'un Prince pacifique,
L'éclat non moins héroïque
Offre plus de majeſté :
Tel dans une paix profonde
Tu régis, Moteur du Monde,
Un Empire illimité.

Les Enfans de la victoire
Doivent-ils être immortels,
Pour avoir sçu de la Gloire
Ensanglanter les Autels ?
Ce Grec, qui de sang avide,
Torrent fougueux & rapide,
En tous lieux porta l'horreur ;
Qu'est-il ? un héros frivole,
Dont la présomption folle
Du Monde fit le malheur.

❦

D'une gloire plus humaine
Sois touché, Fils de la Paix,
La Guerre souvent entraîne
Les plus tragiques Forfaits.....
Un Peuple qui te révere,
En toi croit revoir son Pere
Et le plus cher de ses Rois.....
Louis, quel heureux présage !
Tu lui rendras le plus sage
Et le meilleur des Valois.

Louis XII. surnommé le Pere du Peuple.

❦

Mais pendant que je t'arrête,
Avec quels bruyants éclats
Une effroyable Tempête
T'appelle-t'elle aux combats !
Prince, contre l'injustice,

La cruauté, l'artifice,
Mes efforts sont superflus.....
Cours..... à l'Ennemi perfide
Oppose un front intrépide ;
Parts..... je ne te retiens plus.

GRAND ROI, c'est à toi d'instruire
Des Vassaux séditieux :
A respecter un Empire
Que fondérent tes Aïeux.....
Prête à l'Aigle ton tonnerre,
Il fera mordre la terre
A ses cruels Oppresseurs.....
Astre brillant de la France,
De leur coupable Alliance
Vien dissiper les noirceurs.....

LORSQUE déchirant la Nue
Par des coups impétueux :
La Foudre cherche une issue
A ses redoutables feux ;
Plus cet obstacle l'indigne,
Plus il rend sa chute insigne
Les vents grondent en fureur ;
Le jour fuit, & la Nature
Tremble qu'elle ne mesure
La vengeance à la lenteur.....

De même & plus formidable,
Louis, du ſein du Repos,
Plein d'un couroux équitable
Fait déployer ſes Drapeaux :
La Juſtice tient ſa lance ;
Guidé par elle il s'avance.....
Le Belge ſur ſes Ramparts
En vain frémit & ménace ;
Louis confond ſon audace,
Et tonne de toutes parts.

Belge, as-tu pu méconnoître
Ce Sang fécond en Guerriers ?
A peine il daigne paroître,
Il briſe tes vains Lauriers :
Cette valeur indomtée,
Dans les Bourbons ſi vantée,
Eclate dans tout ſon jour......
Apprens qu'un ſage ſilence
Gardoit à ton imprudence
Ce juſte & fatal retour.

La victoire étend ſes aîles,
Louis XIV. Et déja du grand Louis,
Sur ſes traces immortelles
Elle reconnoît le Fils.....
Grand Louis, Ombre ſublime !

Ta Cendre ici se ranime ;
Ton Nom n'est point démenti :
Voi renouveller l'histoire
Des fiers Soûtiens de ta Gloire
Dans CLERMONT, CHARTRES, CONTI.

❧

CE Roi, toujours votre Maître, *Louis XIV.*
Peuples toujours factieux,
Dans son Fils vient reparoître ;
C'est lui qui brille à vos yeux :
Il tient cette même Foudre,
Qui tant de fois mit en poudre
Vos Boulevarts ennemis.....
Eprouvez qu'avec son sceptre,
Le pouvoir de vous soumettre,
A ses Enfans est transmis.

❧

POUVOIS-TU donc moins attendre ;
YPRES, de ton fol orgueil ?
Sous tes murailles en cendre
Tu vas trouver ton cercueil !
Quoi ! tant de Peuples plus sages,
Du vainqueur par leurs hommages
Auront fléchi le couroux !
Et cette Ville arrogante,
De sa Main toute-puissante
Prétendra braver les coups !

SUBIS le joug du plus juste
Et du plus clément des Rois ;
Lis sur son visage auguste
L'humanité de ses loix :
Il plaint le destin barbare
Que ta Fureur te prépare :
Semblable au divin Titus,
Qui réduisant en poussiére
Les murs d'une Ville altiére
Tendoit les bras aux vaincus.

JAMAIS tes Guerriers, ô France,
N'ont, à travers mille Morts,
Fait redouter leur vaillance
Par de plus nobles efforts :
Mais si le Soldat terrible
Montre une ardeur invincible ;
S'il affronte avec mépris
Le trait fatal qui le perce ;
C'est que de ce sang qu'il verse ;
Son Roi connoît tout le prix.

LOUIS, vainqueur desirable ;
Ton équité, tes bienfaits,
Rendent ton joug adorable
Aux Peuples que tu soumets ;
Des Dieux, Présent salutaire !

La Paix, aux hommes ſi chere,
Eſt l'ame de tes travaux;
Chaque inſtant te développe
Et fait connoître à l'Europe
Le Modéle des Héros...

QUELLES plaintes douloureuſes
Tout à coup troublent les airs!
Quelles ténébres affreuſes
Viennent couvrir l'Univers!
Quel Bruit ſemant l'épouvante
Tient les Mortels dans l'attente
Des plus funeſtes malheurs!
Ah! France! Hélas! C'eſt ta tête
Que cette noire tempête
Ménace de ſes fureurs!

IL n'eſt point de Bien ſolide
Pour les malheureux Humains!
Toûjours d'une aîle rapide
Il s'envole de leurs mains!
D'une Apparence brillante
Douceur fauſſe & ſéduiſante,
Ceſſe de nous ennivrer!
Revers cruel! Triſte Gloire!
Dans le ſein de la victoire,
François vous allez pleurer!

Le Ciel, jaloux que la Terre
Possède tant de vertus,
Veut au-dessus du Tonnerre
Elever votre Titus.
De ce Héros la grande Ame,
Va briller, divine Flame,
Dans le séjour lumineux...
Ah ! montre-toi moins sévere !
Ciel, laisse-nous notre Pere !
Il vouloit nous rendre heureux !

De la France consternée
Vois-tu le Génie en pleurs,
Et la Victoire étonnée
Qui gémit sur les vainqueurs ?.....
Perte à jamais déplorable !
Tu seras inséparable !
Prince, tes derniers Momens,
En t'arrachant à la vie,
Font trembler la Monarchie
Jusque dans ses Fondemens.

Louis étoit votre Arbitre,
Ambitieux Potentats !
Il ne vouloit qu'à ce titre
Pacifier vos Débats !
Son cœur juste, sécourable,

D'un incendie effroiable
Venoit éteindre les feux...
Mortels, un Héros si sage,
N'étoit point votre partage;
Il étoit fait pour les Dieux!

❦

LE Ciel le rend à tes larmes,
France; sa tendre rigueur
Par de si vives allarmes
Ne veut qu'éprouver ton cœur.......
Ce Monarque, tes Délices,
Va par ses regards propices
Te causer un doux Transport...
Après une longue absence,
Soleil, ainsi ta présence
Rit aux Nations du Nort.

❦

GRAND Dieu, ton Regne suprême
S'étend au-de-là des cieux:
Mais pour nous ta Bonté même
Te cache à nos foibles yeux.
Dans les Princes, ta puissance,
Ta justice, ou ta clémenee
Reglent le sort des Humains...
C'est toi dont le cœur sensible
Dans LOUIS se rend visible
Et préside à nos destins.

QUEL faux Espoir vous ranime
Princes ligués contre lui ?
Pour la Cause légitime
Dieu se déclare aujourd'hui.
Il remet dans la Carriere
Cet Astre, dont la lumiere
Sur nous tient les cieux ouverts....
Osez, perfides, l'attendre ;
Et son Triomphe va rendre
Le repos à l'Univers.

SA valeur infatigable
Déja le porte en tous lieux ;
Déja son bras redoutable
Domte Fribourg à vos yeux !
Son impétueuse course
Ne vous laisse de ressource
Que dans la seule Equité...
Elle seule, aveugles Princes,
Peut de vos tristes Provinces
Cesser la Calamité.

ACHEVE ce grand Ouvrage,
LOUIS, seul digne de Toi,
Fais le bonheur de notre Age,
Sois-en le Pere & le Roi...
Heureuse Paix... d'une vie,

Du Monde entier si chérie ;
Vien tranquiliser le cours...
La chûte de cent Murailles,
Le gain de trente Batailles,
Valent-ils un de ses jours ?

DENESLE.



A MADAME ***.

QUE votre sort est doux, SILVIE !
Que vous étes digne d'envie !
Des jeux, des ris, & des amours,
En tout temps vous étes suivie :
Les jours sereins, les plus beaux jours
Font le tissu de votre vie,
Et rien n'en obscurcit le cours.

DES lieux fortunés où vous étes
Vous éternisez les plaisirs ;
Et l'On voit naître les desirs
Sur tous les pas que vous y faites.

LA *Nayade*, d'un œil jaloux
Vous y regarde, & vous admire ;
Faune, par un penchant trop doux,
Se livre à l'éclat qui l'attire :
Mais, redoutant votre courroux,
Ce n'est qu'en secret qu'il soupire.
Au fond des forêts le *Satyre*
Fuit, & va cacher loin de vous
Le trait cruel qui le déchire.

HEUREUX qui peut vous écouter,
Heureux qui vous voit lui sourire ;

Plus heureux, ſi j'oſe le dire,
Ceux à qui vous daignez dicter
L'art de plaire & de bien écrire.

POUR moi, triſte jouet du temps,
Je regrette en vain ma jeuneſſe ;
Je n'ai plus que quelques inſtans,
Qu'abrége encore la pareſſe :
Et, déſormais ce que j'attens,
Eſt le mépris & la vieilleſſe.

CE beau feu qu'on appelle eſprit,
Dont ma veine étoit animée,
N'eſt plus qu'une ſombre fumée
Qui ſe diſſipe, ou s'épaiſſit.

QUE j'ai honte de ma foibleſſe !
J'ai vû dans les bras de la mort
Un Roi que j'aime avec tranſport !
Et mon impuiſſante tendreſſe
N'a pû tenter le moindre effort
Pour faire éclater ma triſteſſe.
J'ai vû, par un heureux retour,
Ce Prince reparoître au jour.
Et, lorſqu'à la ville, à la cour,
A le chanter chacun s'empreſſe,
Je n'ai pû marquer à mon tour
Tout l'excès de mon allégreſſe,
Ni tout l'excès de mon amour.

De grace, charmante Silvie,
Déchirez cette rapſodie ;
C'eſt aſſez des autres travers
Qui ſe répandent ſur la vie,
Sans y joindre encor la folie
D'ennuyer par de mauvais vers.

BEAUCHAMPS.



DISCOURS
PRONONCÉ AU ROY,
PAR UN PAYSAN
DE CHAILLOT.

SIRE, excuſez la libarté,
De Chaillot je ſis député,
Pour vous faire ma révérance
Sur vote bon retour en France.
Vous vous portez mieux : Guieu-marci :
Je nous portons fort bian auſſi.
Jeſus ! que j'avons eu d'allarmes,
Et que j'avons varſé de larmes,
Quand la Gazette nous apprit
Que vous étiais malade au lit !
Las ! quand notre Paſteur au Prône
Recommandit vote Parſonne,
Tout auſſi-tôt chacun de nous
Se proſternit à deux genoux,
Et dit d'une voix unanime,
Mon Guieu, de ce Roy, Maggnianime,
Que j'aimons mieux qu'argent comptant,
Quoique l'aimions biaucoup pourtant,

Ne tarminez la destinée
Qu'au bout de la centiéme année :
Après cela qu'en Paradis,
Il s'en aille, j'en sons d'avis ;
Mais présentement rian ne presse,
Que vote bonté nous le laisse,
Jusqu'à ce que sous j'en serons,
Long-tems encore je l'aurons.
Enfin grace à la sainte Viarge,
A qui j'avons brûlé maint ciarge,
Vous vela gari tout-à-fait,
Dont j'ons le cœur bian satisfait.
Si vous saviais la joie & l'aise
Que j'avons eû, par parentése,
Quand j'aprîmes que vous étiés
Guai, gaillard dessus vos deux piés....
Mais jà vous le sçavez peut-être,
Chacun a mis sur sa fenêtre,
Des escargots, des lampions :
On a chanté des Te dions :
Et pis j'avons à la taverne
Bû, non pas de l'iau de citerne,
Ni de l'iau de seine non pus,
Mais du piot du pere Bacchus,
Criant cent fois à toute outrance,
Vive note bon Roy de France.
Nicolas note Magister
Fit sur un genti petit air,
Un Rondiau touchant vote gloire,
Avec un biau refrain à boire :

Jarnigois à vote ſanté
Je l'avons diablement chanté.
J'avions queuque légiere envie,
De vous en envoyer copie
Ecrite par eun Imprimeux,
Ou bian un habile Graveux;
Mais note Réverend Vicaire
Nous conſeillit de n'en rian faire,
En nous diſant que de Paris
Une bande de biaux eſprits
Vous aviant rompu les oreilles
De mille fadaiſes pareilles :
Et qu'ils s'étions donné le mot
A qui paroîtroit le plus ſot.
La choſe étant ainſi, je penſe,
Que j'avons fait avec prudence,
De renguainer note Rondiau,
Dont le fredon eſt pourtant biau.
A pourpos, eſt-il bian vray, SIRE,
Ce que j'avons entendu dire?
On dit des marveilles de vous :
On dit que vous alliais aux coups,
Ni pu ni moins qu'un Mouſquetaire.
Par ma fi, c'eſt trop téméraire,
Et je prénons la libarté
D'en blâmer vote MAJESTE'.
Savez-vous morgué que ces bales
Souventes fois ſont des brutales;
Qui ne vous reſpecterions pas
Pus qu'un de vos moindres ſoldats?

Que feroit-ce si d'avanture,
Vous atrapiais queuque blessure;
Qui borgne ou boîteux vous rendît
Ou roide mort vous étendît?
Eh! jerni par la sainte ampoule,
Jette-t'on les bons Rois au moule?
Hélas! que ferions-nous sans vous?
Je ferions au gobet des loups:
J'entens, de la Gendarmerie
De la Souveraine d'Hongrie,
Très-sainte Viarge, ô *Benigna!*
Gardés-nous de ces ogres-là.
Et vous, note Auguste Monarque,
Comme le Patron de la Barque,
Par charité consarvez-vous,
Sinon pour vous, au moins pour nous.
Quand retournerez en Campagne
(Où le bon Guieu vous accompagne,)
De vote Parsonne ayez soin,
Baïez l'Ennemi de pus loin:
C'est la grace qu'on vous demande,
Et que l'on tiendra pour très-grande;
Car tant que vous serez vivant
Il n'opérera que du vent.
Adieu, SIRE, je me retire,
Ne sçachant pus trop que vous dire,
Sinon que je sis de bon cœur,
Vote Sujet & Sarviteur.

GUILLOT LE BEDAUT.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un *Recueil de Piéces de Vers choisies, sur les Conquêtes & la Convalescence du Roi.* J'ai cru que le Public reliroit toujours avec un nouveau plaisir les louanges du Roi. A Paris ce 30. Décembre 1744.

VATRY.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. COIGNARD,
IMPRIMEUR DU ROY.

inserted ✓
leaf

L8

Alexander Rogoyski
11 - 11 - 1985
[VOLT.]





